

HIER TE TUERA ENCORE

Raven



Hier te tuera encore

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Parfum de l'Inévitable	4
Chapitre 2 : La Discordance du Thé	9
Chapitre 3 : La Bibliothèque des Soupirs	15
Chapitre 4 : L'Apprentissage du Satin	20
Chapitre 5 : L'Horloger Fragilisé	26
Chapitre 6 : La Mécanique des Os	31
Chapitre 7 : Le Ballet du Marbre	37
Chapitre 8 : Le Secret de l'Acier	42
Chapitre 9 : L'Acmé de la Douleur	47
Chapitre 10 : La Liturgie du Miroir	51
Chapitre 11 : Le Cri de la Tour	56
Chapitre 12 : La Note Parfaite	62
Chapitre 13 : L'Apocalypse de Cuivre	67
Chapitre 14 : Le Silence de l'Albâtre	73

Chapitre 1

Le Parfum de l'Inévitable

La vapeur s'élève de la tasse en volutes huileuses, portant cette odeur de bergamote si rance qu'elle semble coller aux parois des narines, s'infiltrant sous la peau comme une huile de vidange parfumée. Éléonore ouvre les paupières. Ses cils sont collés par une sécrétion poisseuse. Le plafond de la chambre, d'un blanc d'os, est traversé par une fissure qui ressemble à un sourire trop large, une cicatrice dans le plâtre qui semble s'être allongée depuis la veille. Ou était-ce l'heure d'avant ?

Le tic-tac de la pendule de parquet, au rez-de-chaussée, remonte à travers les lattes du plancher. C'est un bruit sec, osseux, le craquement d'une phalange que l'on brise, encore et encore, avec une régularité de métronome. *Un. Deux. Un. Deux.* La vibration résonne dans ses talons, remonte le long de son épine dorsale, faisant tressaillir le petit muscle sous son œil gauche. Un tic nerveux, une pulsation de chair qui refuse de se soumettre au rythme de la maison.

Elle s'assoit. Les draps de lin, d'une raideur cadavérique, crissent contre ses cuisses. Sur la table de chevet, le plateau d'argent est déjà là. La théière en porcelaine transpire. Une goutte de condensation glisse lentement le long du bec, une larme tiède qui s'écrase sur le napperon en dentelle avec un bruit de succion minuscule. Éléonore fixe la tasse. Le liquide sombre remue à peine, reflétant une version déformée de son propre visage : un ovale pâle, des yeux comme des trous d'ombre, et cette bouche qui tremble, imperceptiblement, comme une aile de papillon épinglée.

Le silence de Blackwood n'est pas un vide ; c'est une présence épaisse, une ouate grise qui bouche les oreilles. On y entend le travail du bois qui fermente, le soupir des tentures qui s'alourdissent de poussière, et, plus loin, le frottement d'un métal que l'on

polit.

Un grincement. La porte de la chambre pivote sur ses gonds avec une lenteur obscène. Julian est là.

Il ne marche pas, il glisse. Ses chaussures vernies ne tirent aucun son du parquet, comme s'il flottait à quelques millimètres du sol ou si le bois lui-même s'aplatissait par déférence. Son costume noir est d'une perfection qui donne la nausée ; pas un pli, pas une particule de poussière. Ses mains, longues et décharnées, sont croisées devant lui. Les ongles sont si propres qu'ils brillent d'un éclat bleuté sous la lumière blafarde de la fenêtre.

« Le thé va refroidir, Éléonore. »

Sa voix est un murmure de soie que l'on déchire. Elle ne contient aucune menace, seulement une politesse glaciale qui vide l'air de tout oxygène. Éléonore sent sa gorge se nouer. Elle essaie d'avaler sa salive, mais sa langue est un morceau de cuir sec. Elle porte la tasse à ses lèvres. Le bord de la porcelaine cogne contre ses dents. *Cling.* Un bruit de cristal brisé dans le silence.

Julian sourit. C'est un étirement de lèvres qui ne sollicite aucun autre muscle de son visage. Ses yeux gris, deux billes de plomb fondu, restent fixes, dénués de reflet. Il s'approche. L'odeur de la bergamote est maintenant étouffée par une autre senteur, plus subtile, plus insidieuse : celle de l'encaustique et du fer froid.

Il s'arrête à quelques centimètres d'elle. Elle peut voir le battement de la carotide dans son cou blanc, une petite bête pulsante sous la peau diaphane. Il tend une main. Ses doigts effleurent la joue d'Éléonore. Le contact est d'une froideur minérale, comme si un cadavre sortant de la morgue venait de la caresser.

« Vous tremblez, ma chère. La chorégraphie manque de rigueur. »

Il y a un mouvement brusque, une rupture dans le ralenti. La main de Julian plonge dans la poche de sa veste et en ressort un coupe-papier en argent, long et effilé comme une aiguille de tailleur. La lumière s'accroche à la pointe. Éléonore veut hurler, mais le cri reste bloqué dans son œsophage, une boule de verre pilé qui l'étouffe.

Il la saisit par les cheveux. Le cuir chevelu tire, une douleur électrique qui irradie jusqu'à la base du crâne. Sa tête est basculée en arrière, exposant la courbe fragile de son cou. Elle voit le plafond, la fissure-sourire qui semble s'élargir pour l'engloutir.

« Encore une fois, Éléonore. Essayons d'atteindre la note juste. »

La lame ne tranche pas tout de suite. Julian est maladroit, délibérément ou non. Il appuie la pointe contre la peau, juste sous l'oreille. Une petite perle de rubis apparaît, roule lentement vers la clavicule, laissant une traînée chaude sur le froid de sa peau. Le métal s'enfonce. Ce n'est pas une coupure nette, c'est un déchirement. Elle entend le bruit de la chair qui cède, un son de parchemin mouillé.

L'air siffle dans sa trachée ouverte. Un gargouillis humide remplace son souffle. Le sang gicle, pas en jet, mais en bouillons saccadés qui s'écrasent sur la robe de satin noir, y dessinant des fleurs sombres et visqueuses. Julian fronce les sourcils, une moue de désapprobation sur ses lèvres fines.

« Trop de désordre », murmure-t-il alors que ses mains se maculent de ce liquide poisseux. « Vous manquez de grâce dans l'agonie. »

Le monde d'Éléonore se rétrécit. La vue se trouble, les bords de la chambre s'effilochent en ombres mouvantes. La douleur est une décharge blanche, absolue, qui dévore tout. Elle sent ses poumons se remplir d'un fluide chaud et métallique. Elle se noie dans son propre corps. Le visage de Julian est la dernière chose qu'elle voit, une

icône de marbre penchée sur son désastre, observant avec une curiosité clinique le dernier spasme de ses doigts contre les draps.

Puis, le noir. Un noir total, dense, qui pèse des tonnes.

Le silence revient. Le tic-tac de la pendule s'arrête. Le temps lui-même semble retenir son souffle, comme un ressort que l'on comprime jusqu'à la rupture.

Une seconde. Une éternité.

Une odeur de bergamote.

Éléonore ouvre les paupières. Ses cils sont collés par une sécrétion poisseuse. Le plafond de la chambre, d'un blanc d'os, est traversé par une fissure qui ressemble à un sourire trop large. Elle sent le petit muscle sous son œil gauche tressaillir.

Un. Deux. Un. Deux.

Le plateau d'argent est sur la table de chevet. La théière transpire. La goutte de condensation glisse, inexorable. Éléonore regarde ses mains. Elles sont propres. Pas de sang. Pas de satin déchiré. Mais dans sa gorge, là où la lame est passée, elle sent une brûlure fantôme, une cicatrice invisible qui semble pulser au rythme de la maison.

Elle sait qu'il va entrer. Elle sait que le bois va se taire sous ses pas. Elle regarde la tasse de thé, le liquide sombre qui remue à peine. Elle ne veut plus crier. Elle veut que la fissure au plafond s'ouvre enfin tout à fait.

Le grincement de la porte.

Le cycle recommence, et l'odeur de la bergamote est déjà une insulte. Elle n'est plus

une victime ; elle est un rouage. Et Julian, l'horloger, entre avec son sourire de cire, le coupe-papier déjà prêt à chercher, une fois de plus, la perfection dans l'horreur.

Elle porte la tasse à ses lèvres. *Cling.*

Le bruit est plus sec cette fois. Plus précis.

Julian glisse vers elle, et dans le reflet de la théière, Éléonore voit que, pour la première fois, ses propres yeux ne sont plus dilatés par la terreur, mais fixés sur la lame avec une attention qui ressemble, à s'y méprendre, à de la dévotion.

Chapitre 2

La Discordance du Thé

La vapeur de la bergamote montait en volutes huileuses, s'accrochant aux parois internes de ses narines comme une couche de suie invisible. Éléonore fixait le bord de la tasse, là où une minuscule ébréchure, pas plus grande qu'un grain de sable, entaillait la lèvre de la porcelaine blanche. C'était une imperfection qu'elle n'avait jamais remarquée lors des cycles précédents, ou peut-être était-ce la maison qui l'avait générée pour la narguer. Le liquide sombre tremblait au rythme des battements de son propre cœur, une percussion sourde qui résonnait jusque dans ses tempes.

Julian était là. Il ne faisait aucun bruit, mais l'air derrière elle s'était densifié, chargé de l'odeur de l'amidon frais et d'une pointe métallique, celle de l'acier que l'on vient de polir. Elle sentait son regard peser sur sa nuque, une pression physique, presque tactile, qui faisait se dresser les fins duvets de sa peau. Il attendait. Il attendait le premier acte, la première note de cette partition qu'ils avaient jouée tant de fois que ses muscles semblaient la connaître par cœur, mieux que son esprit.

Ses doigts se resserrèrent sur l'anse. La céramique était brûlante, une chaleur agressive qui mordait la pulpe de ses index. Elle ne porterait pas la tasse à ses lèvres. Pas cette fois.

Le silence dans le grand salon de Blackwood était si absolu qu'elle entendait le mécanisme de l'horloge à balancier dans le couloir, un battement de cœur mécanique, gras et lubrifié, qui semblait pomper le temps hors de la pièce. *Tic. Tac.* Chaque seconde était un clou enfoncé dans le bois mort.

D'un geste brusque, dépourvu de la grâce qu'il exigeait d'elle, Éléonore ouvrit les

doigts.

La tasse ne tomba pas simplement. Elle sembla se figer un instant dans l'air, une comète de faïence, avant de s'écraser contre le parquet ciré. Le fracas fut monstrueux, une explosion de cristal dans une cathédrale de verre. Le thé, d'un brun de terre brûlée, gicla sur l'ourlet de sa robe de satin, dessinant des taches sombres qui s'étendaient comme des métastases sur le tissu. Des éclats de porcelaine volèrent, l'un d'eux écorchant la cheville d'Éléonore. Une perle de sang, minuscule et parfaite, apparut sur sa peau d'albâtre.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme. Il était poisseux.

— Quelle dissonance, Éléonore.

La voix de Julian était un murmure de velours râpeux, une caresse qui écorche. Il fit un pas en avant. Le cuir de ses bottes ne grinça pas ; il produisit un glissement humide, comme si le sol lui-même se liquéfiait sous son poids. Il contourna le fauteuil, ses mains de pianiste croisées derrière son dos longiligne. Il s'arrêta devant le désastre, penchant légèrement la tête sur le côté. Une mèche de ses cheveux noirs, impeccablement lissés, retomba sur son front.

— Vous avez brisé la symétrie, poursuivit-il, ses yeux gris acier fixés sur la flaque qui s'infiltrait entre les lattes du bois précieux. C'est un geste... vulgaire. Une révolte de cuisine. Je vous pensais plus sensible à la noblesse de notre arrangement.

Il s'accroupit devant elle. L'odeur de son eau de Cologne, un mélange de fougère et de formol, l'enveloppa, lui soulevant le cœur. Il ramassa un débris de la tasse, le tourna entre son pouce et son index avec une délicatesse obscène. Ses ongles étaient si propres qu'ils semblaient translucides.

— La douleur est une architecture, murmura-t-il en levant les yeux vers elle. Si vous

en ébranlez les fondations par de la maladresse, l'édifice s'effondre. Et quand il s'effondre, il écrase ceux qui sont à l'intérieur. Très. Lentement.

Il se redressa d'un mouvement fluide, sans effort apparent. Le coupe-papier qu'il tenait d'ordinaire avec une désinvolture de dandy disparut dans sa manche, remplacé par une pince longue et fine, issue d'une trousse de chirurgie qu'elle n'avait pas vue.

— Puisque vous refusez le thé, nous allons nous attarder sur la texture, dit-il avec un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. La ponctuation de cette séance sera... plus étirée. Pour vous permettre d'apprécier la structure que vous avez tenté de détruire.

Il posa une main sur l'épaule d'Éléonore. Ses doigts étaient glacés, d'une froideur minérale qui semblait traverser le tissu de sa robe pour s'agripper directement à ses os. Il la força à se rasseoir. Elle ne lutta pas. Ses muscles étaient devenus du plomb. Elle fixait la tache de thé sur le tapis, une forme qui ressemblait désormais à un visage hurlant.

Il commença par sa main gauche. Il ne coupa pas. Il utilisa la pointe de la pince pour soulever délicatement le bord de l'ongle de son index. Éléonore sentit une pression sourde, une tension insupportable qui faisait vibrer chaque nerf de son bras. Elle voulut hurler, mais le cri resta bloqué dans sa gorge, étouffé par le rideau de poussière qui semblait tomber du plafond.

— Respirez, Éléonore. Écoutez le rythme de la maison. Elle n'aime pas le désordre.

Le bois des murs craqua, un gémissement de structure qui semblait répondre à ses paroles. Dans les recoins de la pièce, les ombres s'étiraient, devenant plus denses, plus tactiles. Une mouche, sortie de nulle part, vint se poser sur le bord de la plaie naissante à sa cheville, ses pattes velues frottant l'une contre l'autre dans un frémissement frénétique. Éléonore pouvait entendre le bourdonnement de ses ailes, un vrombissement de scie électrique dans son oreille.

Julian prit son temps. Chaque mouvement était calculé, espacé par de longs silences où le seul bruit était la respiration sifflante de la jeune femme. Il ne s'agissait plus d'une exécution, mais d'une dissection de la volonté. Il lui parlait de la courbure de son poignet, de la manière dont la lumière de l'après-midi mourait sur les boiseries, transformant chaque seconde d'agonie en une leçon d'esthétique pure.

— Vous voyez, dit-il en inclinant la pince pour qu'un filet de sang s'écoule avec une précision géométrique le long de sa paume, la révolte brute est un aveu de faiblesse. C'est le cri de l'animal qui ne comprend pas la cage. Mais vous... vous êtes l'oiseau qui doit apprendre à chanter pour son geôlier.

La douleur n'était plus une pointe acérée ; elle était devenue une nappe de chaleur blanche, un incendie lent qui consumait sa perception du réel. Elle regarda Julian. Ses traits semblaient se brouiller, ses yeux gris devenant deux trous profonds perçant la réalité de Blackwood. Elle remarqua un tic nerveux au coin de sa paupière gauche, une minuscule pulsation de chair qui était la seule faille dans sa perfection de cire.

Elle comprit alors, dans un éclair de lucidité au milieu du brouillard de sa souffrance. Ce n'était pas lui qu'elle devait briser. Ce n'était pas la tasse. La discorde ne venait pas de l'objet, mais de l'intention. En renversant le thé, elle n'avait fait qu'ajouter une note discordante à une mélodie qu'il était prêt à recommencer jusqu'à ce qu'elle soit parfaite.

La morsure du métal contre son derme devint une vibration lancinante. Il remonta le long de son avant-bras, traçant des sillons invisibles qui ne saignaient presque pas, mais qui envoyaient des décharges électriques à travers tout son corps. Ses yeux à elle se fixèrent sur le tic de sa paupière. *Battement. Battement.*

— Est-ce que cela vous suffit pour aujourd'hui ? demanda-t-il, sa voix semblant venir de l'autre bout d'un tunnel. Ou devons-nous explorer la résonance de vos côtes ?

Éléonore tourna lentement la tête vers lui. Sa bouche était sèche, sa langue collée à son palais. Elle ne voyait plus le salon, seulement le visage de son bourreau, cette icône de cruauté polie. Elle vit la sueur perler sur la lèvre supérieure de Julian, une infime trahison de son corps face à l'effort de sa propre mise en scène.

— Encore, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de poussière.

Julian s'immobilisa. Pour la première fois depuis des éternités, il parut surpris. La pince s'arrêta de presser. Le silence de la maison se fit plus profond, comme si l'automate Blackwood retenait son souffle, ses rouages grinçant dans l'attente d'un nouveau mouvement.

— Encore ? répéta-t-il, le mot savouré comme un vin rare.

— Ce n'était pas assez... beau, dit-elle, et un sourire ensanglanté étira ses lèvres. La tasse... était une erreur. La prochaine fois, je ferai mieux. Je serai... la porcelaine.

Julian la regarda intensément. Le tic de sa paupière s'arrêta. Il rangea la pince avec une lenteur rituelle. Il s'approcha de son oreille, et elle sentit le froid de son souffle sur son lobe.

— Alors, mourons avec plus de soin, ma chère. Pour que le prochain réveil en vaille la peine.

Il saisit le coupe-papier. Le mouvement fut d'une rapidité fulgurante, une ligne d'argent fendant la pénombre. Éléonore ne ferma pas les yeux. Elle regarda la lame s'approcher, non plus comme une ennemie, mais comme le pinceau qui allait achever l'œuvre. Elle sentit le froid de l'acier contre sa carotide, une caresse presque amoureuse, avant que le monde ne se dissolve dans une chaleur rouge et liquide, et que le tic-tac de l'horloge ne s'efface derrière le silence définitif de la perfection

atteinte.

Chapitre 3

La Bibliothèque des Soupirs

L'odeur de la bergamote était une insulte. Elle flottait, épaisse et huileuse, s'accrochant aux parois de ses narines comme une moisissure sucrée. Éléonore ouvrit les yeux sur le plafond de soie crème, là où une minuscule tache d'humidité, pas plus grande qu'une phalange, dessinait le profil d'un visage grimaçant. Elle connaissait chaque pore de ce tissu, chaque craquelure du plâtre.

Le silence de Blackwood n'était jamais vide. C'était un silence de moteur, un bourdonnement sourd qui vibrait jusque dans la pulpe de ses doigts. Mais aujourd'hui, la note était fausse. Le tic-tac habituel, ce métronome impitoyable qui rythmait les battements de son cœur, avait un raté. Un frottement de métal contre métal, un gémissement de rouage mal huilé. La maison hésitait.

Elle se leva. Ses pieds nus rencontrèrent le tapis de laine, froid et rêche. Elle ne chercha pas Julian. Elle savait que si l'automate hoquetait, son geôlier était sans doute en train de caresser les entrailles d'une horloge quelque part dans les murs, les mains plongées dans la graisse et le cuivre.

Elle poussa la porte de la bibliothèque. L'air y était plus dense, chargé de la poussière de cuir en décomposition et de cette odeur de papier ranci qui rappelle la chair séchée. Les étagères montaient jusqu'à se perdre dans une ombre visqueuse. Éléonore s'avança, ses mouvements lents, calculés, pour ne pas briser la fragilité de cet instant de sursis.

Une étagère, tout au fond, derrière le buste de marbre dont l'œil gauche était piqué d'une chiure de mouche, semblait décalée de quelques millimètres. Un interstice noir,

comme une plaie mal refermée. Elle y glissa ses doigts. Le bois était poisseux. Elle tira.

Ce n'était pas un passage secret. C'était un charnier de papier.

Des dizaines, des centaines de carnets identiques, reliés dans une peau si fine qu'on aurait dit du parchemin humain, s'entassaient dans l'obscurité. Elle en saisit un. La couverture lui brûla la paume. Elle l'ouvrit.

L'écriture était la sienne. Mais une version d'elle-même plus frénétique, plus hachée. L'encre, d'un brun rouille suspect, semblait avoir été bue par la page.

« 14 mai 1842. Il a utilisé le tisonnier. La cambrure de mon dos sur le tapis de Perse était parfaite. Il a dit que j'avais la couleur des cendres. Je recommencerai demain. Plus de grâce dans le cri. »

Éléonore sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale. Elle tourna les pages. Les dates défilaient, monstrueuses de régularité.

« 3 septembre 1712. Le poison de Julian a un goût de miel et d'amandes amères. Mon agonie a duré quatre heures. Un chef-d'œuvre de spasmes. Le miroir a tout capturé. »

« 22 novembre 1924. La lame du coupe-papier est devenue trop émoussée. J'ai dû l'aider à trouver la carotide. Il a pleuré de gratitude. Sa larme sur ma joue était la seule parure dont j'avais besoin. »

Elle lâcha le carnet. Il tomba sur le sol avec un bruit sourd, soulevant un nuage de particules grisâtres qui dansèrent dans un rayon de lumière sale. Elle en ramassa un autre. Puis un autre. Les siècles s'étaient étalés sous ses yeux, une litanie de morts raffinées, de souffrances sculptées comme de l'ivoire. Elle n'était pas une prisonnière

de passage. Elle était la matière première d'une éternité de répétitions.

Sa propre main, sur la page qu'elle tenait, décrivait avec une précision chirurgicale la sensation du métal froid contre sa gorge, la même sensation qu'elle avait vécue... combien de fois ? Mille ? Dix mille ? L'idée même du temps se dissolvait, laissant place à une nausée noire. Elle n'était qu'une note de musique dans une partition infinie, jouée par un automate qui ne connaissait pas la fatigue.

Un bruit de frottement se fit entendre derrière elle. Le tic-tac avait repris, mais il était plus rapide, plus nerveux. Un battement de cœur en pleine tachycardie.

Éléonore fixa ses mains. Ses ongles étaient impeccables, mais elle crut voir, sous la lunule, des résidus de l'encre de 1842, du sang de 1712, de la sueur de 1924. Elle était une accumulation de cadavres, une poupée de chair rapiécée par les siècles.

« Tu ne fuis pas, Éléonore, » murmura-t-elle, et sa voix lui parut étrangère, comme si elle sortait de la gorge d'une autre. *« Tu te polis. »*

Elle feuilleta le carnet le plus récent. Les dernières pages étaient blanches, à l'exception d'une seule phrase, écrite d'une main si calme qu'elle en était terrifiante :

« La bibliothèque sera le théâtre de la prochaine apothéose. L'odeur du vieux papier se marie si bien avec le sel des larmes. »

Elle sentit une présence dans son dos. L'air se refroidit soudainement. Une odeur de lavande et d'huile de machine vint étouffer les effluves de bergamote. Elle ne se retourna pas. Elle savait que Julian était là, debout dans l'encadrement de la porte, ses mains de pianiste ajustant ses manchettes de dentelle blanche.

— Vous avez trouvé la mémoire de la maison, ma chère Éléonore, dit-il d'une voix qui n'était qu'un souffle, un glissement de soie sur le parquet.

Elle sentit un tic nerveux agiter sa paupière droite. Elle ne le contrôlait plus. C'était le signal. Le rythme s'accélérait.

— Combien... ? demanda-t-elle, sa voix se brisant sur le dernier mot.

— Ne comptez pas, murmura Julian en s'approchant. Le temps est une vulgarité pour ceux qui aspirent à l'art pur. Regardez cette lumière qui tombe sur votre cou... La poussière qui s'y dépose... C'est d'une tristesse si absolue que j'en ai le souffle coupé.

Il posa une main sur son épaule. Ses doigts étaient glacés, d'une propreté qui l'écœurerait. Éléonore baissa les yeux sur le carnet ouvert. Elle vit une tache de sang fraîche, une seule goutte, perler du coin de sa lèvre qu'elle avait mordue sans s'en rendre compte. La goutte s'écrasa sur le papier jauni, juste à côté de la phrase qu'elle venait de lire.

— Vous devenez magnifique, Éléonore. Chaque cycle retire une couche de l'inutile pour ne laisser que le sublime.

Elle sentit la pointe d'un scalpel, fin comme une aiguille, se poser délicatement sous son menton. Julian ne tremblait pas. Son visage était un masque de dévotion.

— Ne bougez pas, dit-il d'un ton de reproche tendre. Ne gâchez pas l'angle. La bibliothèque demande un sacrifice de silence.

Éléonore ferma les yeux. Elle ne voyait plus les étagères, mais les milliers de versions d'elle-même, alignées dans le noir, attendant que l'encre sèche. Elle inspira profondément, savourant l'odeur de la poussière et du sang à venir. Elle n'était plus une victime. Elle était l'œuvre.

Le tic-tac de la maison s'emballa, devenant un martèlement sourd, une clameur de

rouages en délire. Julian pencha la tête, son souffle frôlant sa joue.

— Pour la postérité, ma vie, murmura-t-il.

La lame s'enfonça avec une douceur obscène. Éléonore ne cria pas. Elle se concentra sur la sensation de la peau qui se déchire, sur la chaleur du liquide qui commençait à imbiber le col de sa robe noire. Elle imaginait déjà le prochain carnet, la prochaine page, où elle décrirait la précision de ce geste précis, la nuance exacte de gris dans les yeux de Julian à cet instant précis.

Le monde vacilla. Le noir de la bibliothèque devint un rouge vif, puis un blanc aveuglant.

Le silence revint, absolu.

Puis, une odeur. Légère. Persistante.

La bergamote.

Chapitre 4

L'Apprentissage du Satin

La vapeur du thé à la bergamote montait en volutes paresseuses, une spirale grise se dévidant dans la lumière crue de huit heures du matin. Éléonore fixa le bord de la tasse en porcelaine. Il y avait une minuscule ébréchure, un croc de céramique blanche qui, la veille — ou était-ce il y a un siècle ? — lui avait entaillé la lèvre inférieure. Elle passa la pointe de sa langue sur l'endroit précis. La chair était lisse. Neuve. Réparée par l'inexorable horlogerie de Blackwood.

L'odeur de l'agrumes était écœurante, une fragrance de salon funéraire camouflée sous la fraîcheur. Elle ne but pas. Elle écouta le silence de la demeure, ce bourdonnement sourd qui vibrait sous les lattes du parquet, le chant des engrenages invisibles huilés par ses propres cris passés. Un spasme remua son diaphragme, un souvenir fantôme de la lame s'invitant entre ses vertèbres. Elle le réprima, le transforma en une inspiration lente, délibérée.

Elle se leva. Ses pieds nus ne firent aucun bruit sur le tapis d'Orient dont les motifs de fleurs fanées semblaient s'être déplacés d'un millimètre vers la gauche depuis la dernière itération. Tout changeait pour rester identique.

Devant l'armoire massive en chêne noir, elle ne tendit pas la main vers la robe de lin blanc, celle qu'elle portait d'ordinaire pour fuir, pour ramper dans les ronces du jardin avant d'être rattrapée près de la grille. Non. Ses doigts effleurèrent les cintres avec une lenteur de prédatrice. Ils s'arrêtèrent sur le satin noir.

Le tissu était une flaque d'ombre liquide. Froid, lourd, presque huileux au toucher. En le sortant, le froissement du satin produisit un son de frotement métallique, une

caresse de serpent. Éléonore se déshabilla, laissant glisser sa chemise de nuit au sol comme une mue inutile. Elle enfila la robe de satin. Le contact de l'étoffe contre sa peau fut un choc thermique, une morsure glacée qui lui fit dresser les poils des bras. Elle boutonna le col haut avec une précision maniaque, ses doigts ne tremblant plus. Elle voulait que la soie soit tendue sur sa gorge, une cible obscure, un écrin pour l'acier à venir.

Elle se regarda dans le miroir piqué de taches de rouille. Ses yeux étaient deux puits d'encre, les pupilles si dilatées qu'elles semblaient vouloir dévorer l'iris clair. Elle était une tache de nuit dans la chambre baignée de soleil. Elle ramassa une brosse et lissa ses cheveux jusqu'à ce que son cuir chevelu brûle, jusqu'à ce que chaque mèche soit une ligne de force tendue vers l'inéluctable.

Le tic-tac du manoir s'intensifia. Ce n'était plus une horloge, c'était un cœur de cuivre qui s'emballait.

Dans le couloir, le craquement familier d'une botte de cuir sur le bois. Un pas régulier. Mesuré. Julian.

Éléonore ne s'enfuit pas vers la fenêtre. Elle ne chercha pas le coupe-papier caché sous le tapis. Elle s'assit au bord du lit, les mains croisées sur ses genoux de satin, le dos droit, la nuque offerte. Elle fixa la poignée de la porte. Elle remarqua une tache de gras sur le cuivre, l'empreinte digitale d'une version d'elle-même qui avait tenté de se barricader trois cycles plus tôt.

La porte s'ouvrit avec une onctuosité dérangeante.

Julian s'arrêta sur le seuil. Il portait son costume de drap sombre, sans un pli, sans une poussière. Ses gants de chevreau blanc étaient d'une pureté insultante. Il tenait, comme à l'accoutumée, le rasoir à manche d'ébène, fermé. Son regard gris acier balaya la pièce, s'attardant sur la tasse de thé intacte, puis il se posa sur Éléonore.

Un silence épais s'installa, seulement troublé par le bourdonnement d'une mouche piégée entre le rideau et la vitre. L'insecte se cognait frénétiquement contre le verre, un bruit de tambour miniature et désespéré.

Julian inclina la tête sur le côté. Un pli presque imperceptible apparut entre ses sourcils.

— Vous avez changé de costume, Éléonore, murmura-t-il. Sa voix était un velours râpeux, une vibration qui semblait glisser sous la peau de la jeune femme.

— Le blanc se salit trop vite, répondit-elle. Son propre timbre lui parut étranger, plus grave, dénué de la fêlure de la terreur. Je pensais que l'obscurité rendrait le contraste plus... définitif.

Julian fit un pas dans la chambre. L'odeur de l'encaustique et du métal froid l'accompagnait. Il contourna le lit avec la grâce d'un héron, ses yeux ne quittant pas le reflet de la lumière sur le satin noir de la robe. Il s'arrêta derrière elle. Éléonore sentit la chaleur émaner de son corps, une fournaise contenue sous l'étoffe de son gilet.

Il tendit une main gantée. Il ne toucha pas sa peau. Il laissa ses doigts effleurer l'épaule de satin, suivant la couture avec une délectation lente. Le bruit du cuir du gant contre la soie était un gémissement étouffé.

— Le satin, souffla-t-il à son oreille. Il boit la lumière. Il ne reflète rien. C'est un choix d'une grande maturité esthétique. Vous commencez à comprendre la partition, n'est-ce pas ?

Éléonore ferma les yeux. Elle se concentra sur le tic-tac du manoir, qui semblait maintenant pulser à l'intérieur de son propre crâne. Elle sentait l'odeur de Julian : un mélange de savon à barbe à la lavande et d'ozone, comme l'air juste avant l'orage. Elle

pencha la tête en arrière, exposant la ligne blanche de sa gorge au-dessus du col noir.

— Je veux voir comment le rouge se comporte sur cette trame, dit-elle. Je veux voir s'il perle ou s'il s'étale.

Elle entendit le déclic métallique. Le rasoir venait de s'ouvrir. Le glissement de la lame contre le cuir de son propre gant pour en tester le fil produisit un sifflement qui fit vibrer les dents d'Éléonore.

Julian se pencha davantage. Son souffle court, régulier, caressait les petites mèches de cheveux à la base de sa nuque. Elle sentit la pointe du rasoir se poser, non pas sur sa gorge, mais sur sa joue, juste en dessous de l'œil. L'acier était si froid qu'il semblait brûler. Il fit descendre la lame lentement, traçant une ligne invisible le long de sa mâchoire, jusqu'à l'angle de son cou.

— Vous ne tremblez pas, nota-t-il. C'est presque dommage. Le frémissement ajoutait une syncope intéressante au mouvement.

— Regardez mieux, Julian.

Sous le satin noir, son cœur frappait sa poitrine avec une violence telle qu'elle craignait de voir les coutures craquer. Mais sa surface restait immobile, une mer d'huile sombre. Elle était devenue l'automate. Elle était devenue Blackwood.

Julian émit un petit rire sec, un bruit de papier froissé. Il passa l'autre main devant son visage, ses doigts gantés pressant délicatement ses paupières pour les fermer tout à fait. L'obscurité devint totale, peuplée seulement par le souvenir de la lame.

— La docilité est une forme de résistance, n'est-ce pas ? Vous cherchez à m'enlever le plaisir de la chasse.

— Je cherche la perfection de la chute, répondit-elle dans un souffle.

Il pressa la lame contre la carotide. Pas assez pour couper, juste assez pour que le métal s'enfonce dans la chair souple. Éléonore sentit le rythme de son sang lutter contre l'acier, un tambourinement désespéré. Elle imaginait déjà la scène : le noir profond du satin, la faille soudaine, et le jaillissement, une fleur de pourpre s'épanouissant sur la nuit de sa robe. Ce serait une œuvre d'une symétrie absolue.

Le bruit de la mouche contre la vitre s'arrêta brusquement. Un silence de plomb retomba sur la pièce, seulement troublé par le grincement lointain d'un rouage dans les murs.

Julian retira la lame de quelques millimètres.

— Très bien, murmura-t-il. Si vous voulez être l'œuvre, je serai le cadre. Mais sachez une chose, Éléonore... le satin est une matière traîtresse. Il glisse. Il se dérobe.

Soudain, il ne coupa pas. Il utilisa le plat du rasoir pour relever son menton, l'obligeant à ouvrir les yeux. Son regard à lui était dévoré par une curiosité nouvelle, une lueur de savant devant une mutation imprévue. Il ne la tua pas immédiatement. Il savoura l'instant, prolongeant l'agonie de l'attente, transformant le meurtre en une caresse interminable.

Il fit courir la pointe du rasoir le long du col de la robe, tranchant un à un les fils de soie des boutons. Le satin s'ouvrit lentement, dévoilant la peau pâle, les clavicules saillantes qui se soulevaient au rythme de sa respiration saccadée. Chaque bouton qui tombait sur le parquet produisait un choc sourd, une ponctuation dans le vide.

L'air frais de la chambre frappa sa poitrine. Elle se sentit nue sous le regard chirurgical de l'homme. La lame revint se loger dans le creux de sa gorge, là où la peau est la plus fine, là où la vie bat le plus fort.

— Maintenant, dit Julian.

Il y eut un mouvement vif, un éclair d'argent dans la pénombre. Éléonore ne ferma pas les yeux. Elle regarda le plafond, les moulures de plâtre qui semblaient se tordre comme des membres suppliciés. Elle sentit la déchirure, nette, précise. Une chaleur soudaine, presque réconfortante, envahit son cou et s'écoula sur le satin.

Elle baissa les yeux une dernière fois. Le sang ne s'étalait pas. Il glissait sur la fibre synthétique, formant des perles rondes, sombres, des rubis noirs qui roulaient sur le tissu avant de tomber sur le tapis.

— C'est... magnifique, réussit-elle à articuler, alors que le goût du fer envahissait sa bouche.

Julian ne souriait pas. Il observait le résultat avec une concentration terrifiante, essuyant déjà une tache sur son gant blanc.

Le monde commença à se dissoudre par les bords, le noir du satin fusionnant avec le noir de l'inconscience. La dernière chose qu'elle entendit fut le tic-tac de la maison, ralentissant, s'apaisant, comme un prédateur repu.

Puis, le silence.

Et l'odeur. Entêtante. La bergamote.

Chapitre 5

L'Horloger Fragilisé

La vapeur du thé à la bergamote s'enroulait en volutes paresseuses, des doigts blancs et translucides qui venaient caresser les narines d'Éléonore avant de se perdre dans l'air vicié de la salle à manger. L'odeur était la même, immuable, une agression d'agrumes sur un fond de poussière séculaire. Sur la soucoupe de porcelaine, une goutte de liquide s'était échappée, formant un œil sombre qui fixait le plafond. Éléonore ne bougea pas. Elle écoutait le bourdonnement d'une mouche grasse, prisonnière entre deux vitres de la fenêtre à meneaux, dont le vrombissement désespéré s'accordait au tic-tac métronomique de la grande horloge de parquet.

Julian entra. Le craquement de ses bottes sur le parquet ciré était un accord familier, une note de basse dans leur partition macabre. Il ne s'arrêta pas à la porte ; il glissa plutôt qu'il ne marcha, sa silhouette longiligne découpant l'ombre avec une précision chirurgicale. Il s'arrêta derrière elle. Éléonore sentit l'odeur de l'amidon frais de son col et celle, plus subtile, du métal froid. Ses mains, ces mains de pianiste dont chaque pore semblait avoir été récuré à l'eau de Javel, se posèrent sur ses épaules. La pression était légère, presque tendre, mais elle savait que sous cette pulpe blanche battait une volonté d'acier.

— Le thé refroidit, ma chère, murmura-t-il. Sa voix était un froissement de soie, un son qui semblait glisser sur la peau sans jamais s'y accrocher. La symphonie de ce matin exige une certaine... température.

Éléonore ne tressaillit pas. Elle leva les yeux vers le miroir qui leur faisait face. Elle vit son propre visage, une tache d'albâtre aux yeux trop grands, et derrière elle, le visage de Julian, dont le sourire ne parvenait jamais à atteindre les yeux gris, des

billes d'acier poli qui reflétaient la lumière terne du matin.

— La symphonie est usée, Julian, dit-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère, plus rauque qu'à la boucle précédente. Vous jouez les mêmes notes, mais vous oubliez le silence entre elles.

La pression sur ses épaules s'accroît d'un millimètre. Un silence pesant s'installe, seulement troublé par le combat de la mouche. Julian pencha la tête sur le côté, un mouvement d'oiseau de proie.

— Le silence est une absence de perfection, répondit-il. Je cherche l'absolu. Le moment précis où le dernier soupir devient une œuvre d'art. Hier... hier, vous avez bougé de deux centimètres vers la gauche. La gerbe de rubis a manqué de grâce.

Éléonore tourna lentement la tête pour le regarder. Elle nota un tic minuscule au coin de son œil gauche, une vibration nerveuse presque invisible, mais qui, pour elle, résonnait comme un coup de tonnerre.

— C'est parce que vous considérez ma fin comme un résultat, Julian, et non comme un processus, commença-t-elle, ses doigts effleurant le bord tranchant de la tasse. Vous vous concentrez sur l'éclat du sang, sur la courbure du corps qui s'effondre. Mais avez-vous seulement contemplé l'esthétique de l'agonie intérieure ? Ce n'est pas un cri, c'est une décoloration. C'est le moment où l'âme se détache de la chair comme une peau morte. C'est un gris, pas un rouge.

Julian retira ses mains. Il fit quelques pas vers la fenêtre, observant la mouche qui s'épuisait. Ses doigts longs et fins pianotaient sur le pommeau d'argent de sa canne.

— Le gris est une couleur de défaite, dit-il, mais sa voix avait perdu un peu de sa superbe. Je veux l'éclat. Je veux le paroxysme.

— Le paroxysme est vulgaire, trancha Éléonore. C'est le choix des amateurs. Un véritable orfèvre de la douleur saurait que la beauté réside dans la résistance du nerf qui refuse de lâcher, dans cette seconde infinie où le cerveau comprend qu'il est en train de s'éteindre et qu'il tente, désespérément, de réécrire son propre passé. Hier, quand vous avez enfoncé la lame... j'ai senti votre impatience. Vous aviez hâte de voir le tapis se tacher. Vous avez gâché la transition.

Elle se leva. Le satin de sa robe noire crissa, un son de papier froissé dans le silence de la pièce. Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait voir les pores de sa peau, d'une régularité surnaturelle.

— Vous tremblez, Julian ? demanda-t-elle avec une douceur venimeuse.

Il ne répondit pas. Mais elle le vit. Sur le revers de sa main droite, celle qui tenait habituellement le rasoir avec une assurance de métronome, un tressaillement parcourut le tendon. C'était un spasme infime, une rébellion de la chair contre la volonté. Julian fixa sa main comme s'il s'agissait d'un insecte répugnant.

— La perfection ne tremble pas, articula-t-il entre ses dents serrées.

— La perfection est morte, Julian. Blackwood se nourrit de notre répétition, mais elle commence à digérer votre propre substance. Regardez-vous. Vous n'êtes plus l'horloger. Vous êtes un rouage qui grince.

Elle tendit une main pâle et, du bout du doigt, elle suivit la ligne de son front. Là, juste au-dessus du sourcil, une marque était apparue. Ce n'était pas une blessure. C'était une ride. Une petite faille dans l'albâtre de son visage, un sillon de vieillesse qui n'existait pas il y a cinq minutes.

Julian recula brusquement, comme s'il venait d'être brûlé. Son souffle se fit court, erratique. L'odeur de la bergamote sembla s'intensifier, devenant écœurante, une odeur

de fleurs de cimetière laissées trop longtemps dans l'eau croupie.

— Qu'avez-vous fait ? cracha-t-il. Sa voix avait mué, perdant sa texture soyeuse pour devenir un râle sec.

— J'ai simplement changé la perspective, murmura Éléonore, un sourire glacé étirant ses lèvres. J'ai cessé d'être votre toile pour devenir votre miroir. Vous cherchez l'acmé de ma souffrance, mais vous avez oublié que pour que l'œuvre soit totale, l'artiste doit s'y perdre. Chaque seconde que vous passez à m'écouter dissenter sur ma propre destruction est une seconde que vous donnez au temps. Le vrai temps. Celui qui ne boucle pas. Celui qui tue.

Julian porta la main à son front, ses doigts tremblants cherchant la ride, la palpant avec une horreur croissante. Il semblait soudain plus petit, ses épaules impeccables s'affaissant sous le poids d'une atmosphère devenue soudainement trop dense, trop lourde. Le tic-tac de l'horloge changea de ton ; il devint plus sourd, un battement de cœur malade qui cognait contre les parois du manoir.

— Ce n'est pas... ce n'est pas ainsi que cela doit finir, balbutia-t-il. Le rasoir... je dois...

Il chercha l'instrument dans sa poche, mais ses mouvements étaient maladroits. L'acier heurta le sol avec un bruit de cloche fêlée. Il se pencha pour le ramasser, et Éléonore vit ses articulations craquer, une raideur soudaine s'emparant de ses membres. Il vieillissait à vue d'œil, chaque seconde de ce dialogue philosophique lui arrachant une année de sa jeunesse éternelle et artificielle.

— Regardez la mouche, Julian, dit-elle en désignant la fenêtre.

L'insecte ne bougeait plus. Il était tombé sur le rebord de bois, les pattes en l'air, desséché.

— Elle a fini sa performance. Et la vôtre ? Elle manque singulièrement de panache.

Julian se redressa, le rasoir à la main, mais son bras retomba mollement le long de son corps. Ses yeux gris n'étaient plus de l'acier ; ils étaient devenus vitreux, envahis par une cataracte de terreur. Il la regarda, et pour la première fois en d'innombrables cycles, Éléonore ne vit pas un bourreau. Elle vit un vieillard terrifié par l'obscurité qui montait.

— Je vous en prie, murmura-t-il, un filet de salive s'écoulant au coin de sa bouche désormais flasque. Aidez-moi à... à finir.

Éléonore s'approcha de lui, prit le rasoir de ses doigts noueux et sans force. Elle en testa le tranchant sur son propre pouce, observant avec une curiosité presque érotique la perle rouge qui fleurissait sur sa peau.

— Non, Julian, dit-elle en lui caressant la joue de la lame froide. Aujourd'hui, nous ne suivrons pas la partition. Aujourd'hui, nous allons savourer le silence. Nous allons regarder le soleil décliner jusqu'à ce que la poussière nous recouvre tous les deux.

Elle s'assit de nouveau, reprenant sa tasse de thé froid. Julian resta debout, figé dans sa propre décomposition, une statue de chair qui s'effritait dans l'ombre grandissante de Blackwood. L'odeur de la bergamote s'effaça, remplacée par celle, âcre et triomphante, de la terre humide.

Le tic-tac de l'horloge s'arrêta brusquement.

Dans le silence qui suivit, on n'entendit que le bruit de la porcelaine contre les dents d'Éléonore, et le murmure de la peau de Julian qui se craquelait, comme un vieux parchemin que l'on brûle.

Chapitre 6

La Mécanique des Os

La poussière n'était pas de la poussière. Sous l'ongle d'Éléonore, alors qu'elle grattait la jointure invisible du panneau de chêne derrière la grande horloge comtoise, la substance se révéla grise, grasse, avec cette odeur caractéristique de cuir brûlé et de pellicules humaines. Le bois ne gronça pas ; il soupira, une expiration longue et fétide, lorsqu'elle parvint enfin à glisser ses doigts dans l'interstice. Le panneau bascula, révélant une gorge d'ombre d'où s'échappait un souffle chaud, rythmé, comme celui d'un grand brûlé sous sédatifs.

Elle s'y glissa. L'espace était une insulte à la géométrie. Les parois n'étaient pas faites de briques, mais d'un enchevêtrement de tubulures de cuivre vert-de-gris et de montants calcaires qui ressemblaient à s'y méprendre à des fémurs allongés, polis par des siècles de friction. À chaque mouvement, la soie noire de sa robe accrochait des aspérités tranchantes, arrachant des fils dans un bruit de parchemin déchiré.

L'odeur changea brusquement. Ce n'était plus la bergamote de Julian. C'était l'odeur d'un abattoir propre. Un mélange de suif, d'huile de machine et de cette pointe ferreuse qui précède l'hémorragie.

Éléonore rampa, le ventre contre une paroi vibrante. Sous sa paume, elle sentit un battement. *Un, deux. Un, deux.* Ce n'était pas le sien. Son propre cœur, elle l'avait enfermé dans une petite boîte de glace au fond de sa poitrine. Elle devait rester froide. Elle devait devenir le mercure qui grippe les rouages.

Elle déboucha sur une galerie surplombant le grand atrium interne, une zone que les plans de Blackwood ignoraient. Là, le spectacle la fit s'immobiliser, les pupilles si

dilatées que le monde ne devint qu'un voile de gris et de reflets métalliques.

L'automate colossal s'étendait devant elle. Des milliers de roues dentelées, certaines de la taille d'une assiette, d'autres aussi vastes que des roues de charrette, s'emboîtaient dans un silence de cathédrale. Mais ce n'était pas le métal qui dominait. Les dents des engrenages étaient des incisives, des molaires, des canines, serties dans des gencives de laiton. Les courroies de transmission étaient faites d'un cuir translucide qui conservait encore, par endroits, la texture de pores dilatés et de poils follets.

Au centre de ce mécanisme, un immense pendule oscillait. À chaque passage, il effleurait une membrane de peau tendue comme un tambour, produisant ce son sourd qui faisait vibrer les murs du manoir.

Elle vit alors le lien.

Une fine aiguille de verre, reliée à un tube capillaire, plongeait depuis le plafond vers le salon de thé situé juste en dessous. À l'intérieur du tube, une vapeur d'un rose iridescent montait en spirale. C'était la peur. Sa peur de tout à l'heure. Sa terreur pure, distillée, captée par l'architecture même de la pièce au moment où le rasoir de Julian avait frôlé son cou.

La vapeur atteignit un petit réservoir surmonté d'un piston. Sous la pression de l'émotion, le piston s'abaissa, libérant une goutte d'un liquide ambré sur un engrenage central. Aussitôt, la machine accéléra. Le cliquetis devint un ricanement métallique. Le manoir sembla se redresser, plus fier, plus solide. Les ombres sur les murs se firent plus denses, plus avides.

Blackwood ne se nourrissait pas de son sang. Il se nourrissait de la qualité esthétique de son agonie. Le manoir était un gourmet de la souffrance.

Éléonore sentit une montée de dégoût lui nouer la gorge, un spasme de panique qui fit frémir ses mains. Immédiatement, le tube de verre au-dessus d'elle aspira un filet de vapeur grise. Les engrenages en dessous répondirent par un murmure de satisfaction, une vibration qui remonta le long de ses membres comme une caresse obscène.

Elle ferma les yeux. Elle visualisa une surface d'eau parfaitement plate. Un désert de sel sous un ciel blanc. Elle bloqua sa respiration, forçant ses poumons à ne plus se soulever que par nécessité mécanique.

Ne rien ressentir. Devenir une pierre.

Elle rouvrit les yeux et fixa une petite roue crantée faite d'osselets de mains d'enfants. Elle imagina qu'il ne s'agissait que de plastique. De détritrus. Elle pensa à Julian, non plus comme à un bourreau raffiné, mais comme à un insecte pathétique, une marionnette dont les fils étaient poisseux de graisse.

Le tube de verre resta vide.

L'engrenage au-dessous d'elle commença à ralentir. Un grincement strident s'éleva, le bruit de deux surfaces sèches se frottant l'une contre l'autre sans lubrifiant. La machine n'aimait pas le vide. Elle avait faim.

Éléonore s'avança davantage sur la corniche de cuivre. Elle aperçut, plus bas, une valve de décompression ornée d'une gravure représentant un visage hurlant. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle ne devait pas fuir Blackwood ; elle devait l'affamer jusqu'à l'anémie.

Elle se remémora la scène du thé. La précision de Julian. La beauté du service en porcelaine. Habituellement, ce souvenir provoquait en elle une mélancolie déchirante, une résignation qui alimentait les chaudières du manoir pour des heures de boucles temporelles.

Elle prit ce souvenir et, mentalement, elle le souilla. Elle imagina Julian glissant de manière ridicule sur une flaque de thé. Elle imagina la porcelaine se brisant en morceaux grossiers, sans élégance. Elle réduisit la tragédie à un vaudeville grotesque.

Le manoir réagit violemment. Un gémissement de métal torturé déchira l'air. Les murs de la galerie se mirent à suer une huile noire et malodorante. La température chuta brusquement, l'air devenant si froid que chaque inspiration brûlait ses bronches comme de l'acide.

Elle continua. Elle s'assit en tailleur sur la structure vibrante, sa robe noire s'étalant autour d'elle comme une tache d'encre sur un cadavre. Elle commença à simuler.

Elle mima une terreur de théâtre, une peur de mauvaise actrice. Elle surjoua ses tremblements, haleta de manière saccadée, mais en gardant son esprit parfaitement clos, une citadelle de glace derrière ses yeux fixes.

Le tube de verre aspira une vapeur terne, lourde, qui stagna dans le réservoir sans actionner le piston. La machine s'étouffa. Une roue dentée, faite d'une mâchoire inférieure complète, se bloqua, les dents s'entrechoquant avec un bruit de craquement d'os.

— Tu n'auras rien, murmura-t-elle, et sa voix n'était qu'un souffle sec, dépourvu de toute substance émotionnelle.

Un spasme secoua le manoir. Au loin, dans les étages, elle entendit le bruit d'un meuble lourd qui se renversait. Julian. Il devait sentir le manque. Il devait sentir la partition se décomposer, les notes devenir fausses, la mélodie se transformer en un bruit blanc insupportable.

Éléonore observa une goutte de l'huile noire tomber sur sa main. Elle la regarda avec

une curiosité clinique, sans dégoût, sans peur. Elle l'étala du pouce, observant la trace sombre sur sa peau d'albâtre.

La machine hoqueta. Le pendule central ralentit son oscillation, ses frôlements contre le tambour de peau devenant irréguliers, comme un cœur en fin d'arythmie. La lumière dorée qui baignait habituellement les rouages vacilla, virant à un jaune pisseux, maladif.

Elle comprit alors que le manoir n'était pas seulement un automate ; c'était un parasite. Et comme tout parasite, il était terrifié par la stérilité.

Elle se leva, ses mouvements fluides, dépourvus de l'hésitation de la proie. Elle commença à redescendre vers les conduits, non pas pour sortir, mais pour retourner dans le salon. Elle voulait voir le visage de Julian alors que la réalité s'effritait autour d'eux. Elle voulait voir ses mains de pianiste trembler non pas de plaisir, mais d'inanition.

En rampant dans le conduit étroit, elle sentit une pointe d'acier lui entamer l'épaule. La douleur fut vive, immédiate. La machine, dans un dernier effort désespéré, tentait de lui arracher un cri.

Éléonore ne cria pas. Elle regarda le sang imbiber la soie de sa manche, une tache sombre qui s'élargissait comme une fleur de nuit. Elle sourit, mais c'était un sourire vide, un simple étirement de muscles faciaux sans aucune joie derrière.

Le sang ne s'évapora pas. Il resta là, liquide inutile, carburant inexploitable pour une machine qui ne comprenait que les larmes.

Lorsqu'elle repoussa le panneau derrière l'horloge et qu'elle remit pied dans le salon, le silence était total. L'odeur de bergamote avait disparu, remplacée par celle de la poussière ancienne, de la vraie poussière cette fois, celle qui recouvre les choses

mortes depuis longtemps.

Julian était assis dans son fauteuil, le rasoir posé sur ses genoux. Ses mains, autrefois si précises, pendaient mollement. Sa peau semblait avoir perdu sa consistance de parchemin pour devenir quelque chose de gris, de poreux, comme du plâtre humide.

Il leva les yeux vers elle. Pour la première fois, ses yeux gris acier montraient quelque chose. Ce n'était pas de la colère. C'était une incompréhension totale, une détresse de nouveau-né jeté dans un puits.

Éléonore s'approcha de la table, prit la théière et versa le liquide froid sur le tapis persan. La tache s'étendit, laide, asymétrique. Elle regarda Julian et, délibérément, elle se mit à rire. Un rire forcé, mécanique, un rire qui ne montait pas de la gorge mais qui claquait entre ses dents comme des galets.

Le lustre au-dessus d'eux se mit à osciller violemment. Un cristal se détacha et vint s'écraser sur le sol.

Blackwood agonisait. La chorégraphie était brisée. La ballerine avait décidé de boiter, et le maître de ballet ne savait plus comment respirer.

Éléonore s'assit en face de lui, croisa ses mains sur ses genoux, et attendit que le dernier rouage de l'automate se brise dans un fracas de dents et de cuivre. Elle était le silence que la machine ne pouvait pas digérer. Elle était le vide dans lequel Blackwood allait enfin s'effondrer.

Chapitre 7

Le Ballet du Marbre

La porcelaine brisée au pied de la table n'était plus qu'une constellation de dents blanches sur le tapis, mais le silence qui suivit le rire d'Éléonore était plus tranchant encore. Julian ne bougeait pas. Un spasme minuscule, presque imperceptible, faisait tressaillir la commissure de sa paupière gauche. C'était une fissure dans la porcelaine de son propre visage. L'air de la salle à manger s'était épaissi, chargé d'une odeur de poussière chaude et de graisse de rouage rance, comme si les entrailles du manoir surchauffaient sous l'effort de maintenir l'illusion.

Éléonore se leva. Le frottement de sa robe de satin contre le velours de la chaise produisit un son de papier de verre. Elle ne le regarda pas, mais elle sentit son regard à lui, une pointe sèche fixée entre ses omoplates. Elle se dirigea vers le hall, ses talons claquant sur le parquet avec une régularité de métronome, défiant le rythme cardiaque erratique qui cognait contre ses propres côtes.

Derrière elle, le premier craquement retentit. Ce n'était pas un pas. C'était le bruit d'une articulation que l'on force, un son sec, ligneux. Julian la suivait.

Le grand escalier de Blackwood se dressait devant elle, une colonne vertébrale de marbre blanc s'élevant vers l'obscurité des galeries supérieures. Les veines grises de la pierre semblaient pulser, animées par une sève invisible. Éléonore posa sa main sur la rampe en fer forgé. Le métal était brûlant, parcouru de vibrations à haute fréquence qui lui picotaient le bout des doigts. Elle commença l'ascension, chaque marche étant une note dans une partition qu'elle seule pouvait désormais lire.

— Vous sortez du cadre, Éléonore, murmura une voix derrière elle.

Ce n'était plus la voix mélodieuse de l'Horloger. C'était un son dédoublé, un grincement de métal frottant contre du verre.

Elle s'arrêta à la douzième marche. Elle se tourna lentement, offrant son profil à la lumière blafarde qui tombait du dôme de cristal. Julian était là, trois marches plus bas. Son costume victorien, d'ordinaire si impeccable, semblait maintenant trop étroit, comme si son corps mutait, s'étirait de manière obscène sous le tissu. Ses mains de pianiste étaient crispées, les ongles s'enfonçant dans ses propres paumes jusqu'à faire perler un liquide noir, épais comme de l'huile de moteur.

— Le cadre n'est qu'une limite pour ceux qui n'ont pas de vision, Julian, répondit-elle. Regardez-moi. Regardez bien.

Elle reprit sa marche, mais cette fois, elle y mit une intention. Elle ne fuyait pas. Elle l'invitait. Elle inclina la tête, exposant la courbe de son cou, laissant la lumière souligner la pâleur de sa peau. Elle monta jusqu'au palier intermédiaire, là où le marbre était le plus pur, le plus froid. Elle se plaça exactement au centre de la perspective, là où les lignes de fuite de la balustrade convergeaient vers son cœur.

Julian bondit. Ce n'était plus la grâce d'un danseur, mais la détente saccadée d'un automate dont le ressort principal vient de lâcher.

Éléonore ne recula pas. Elle attendit que la lame de l'Horloger sorte de sa manche, ce scalpel d'argent qu'elle connaissait si bien. Elle vit le reflet de ses propres yeux dilatés dans l'acier poli. Au moment où il allait l'atteindre, elle pivota. Ce n'était pas une esquive, c'était une pirouette. Elle attrapa le poignet de Julian, non pas pour l'arrêter, mais pour guider son mouvement.

Elle voulait que la chute soit parfaite.

Leurs corps s'entremêlèrent dans une lutte qui ressemblait à une étreinte désespérée. L'odeur de Julian — la bergamote étouffée par le soufre — l'envahit. Elle sentit la pointe de la lame mordre son épaule, une brûlure glacée qui lui arracha un gémissement qu'elle transforma aussitôt en un souffle mélodique. Elle se laissa basculer en arrière, entraînant le poids de l'Horloger avec elle vers le vide de la cage d'escalier.

Pendant une seconde, le temps s'étira comme de la gomme. Éléonore vit chaque détail : la poussière qui flottait dans l'air comme des éclats de diamant, la tache de thé qui continuait de s'étendre sur le tapis en bas, et le visage de Julian, dont les yeux gris acier se fêlaient littéralement, laissant apparaître des engrenages de cuivre derrière ses pupilles.

Puis, l'impact.

Le dos d'Éléonore frappa le rebord de la rampe inférieure avant qu'elle ne soit projetée sur le marbre du hall. Le bruit fut celui d'un sac de noix que l'on écrase. Une douleur blanche, absolue, irradia de sa colonne vertébrale, lui coupant le souffle. Mais elle ne ferma pas les yeux. Elle devait voir.

Elle était étendue sur le dos, la tête légèrement inclinée vers la gauche. Sa robe noire s'était étalée autour d'elle comme une corolle de fleur nocturne. Le sang commença à couler de sa gorge, là où la lame avait finalement trouvé son chemin durant la chute. Le liquide rouge, d'une densité surnaturelle, ne s'étala pas au hasard. Il suivit les rainures invisibles du marbre, dessinant une arabesque parfaite, une boucle complexe qui venait compléter les motifs géométriques du sol.

C'était sublime. Une calligraphie de chair et de mort.

Julian était tombé à quelques mètres d'elle, désarticulé. Sa jambe gauche était pliée selon un angle impossible, et un bruit de tic-tac frénétique s'échappait de sa bouche

ouverte. Il essayait de ramper vers elle, ses doigts griffant le sol, mais il semblait bloqué, comme une aiguille de montre s'escrimant contre un rouage denté.

— Regarde... Julian..., murmura-t-elle dans un gargouillis de sang. C'est... la fin... du mouvement.

Le manoir tout entier se mit à hurler. Ce n'était pas un cri humain, mais le gémissement de milliers de tonnes de métal et de pierre se tordant sous une pression insupportable. Les murs transpirèrent une huile noire. Le lustre de cristal au-dessus d'eux se mit à vibrer si fort que les prismes explosèrent un à un, pleuvant sur eux comme des larmes de verre.

La vibration changea de fréquence. Le bourdonnement sourd qui habitait Blackwood depuis des éternités monta dans les aigus, devenant un sifflement strident qui faisait saigner les oreilles d'Éléonore. Le sol sous elle commença à osciller. Les dalles de marbre se soulevaient, telles les touches d'un piano fou actionné par un fantôme.

Éléonore sentit son cœur ralentir. À chaque battement, le monde perdait de sa couleur, devenant un daguerréotype sépia, puis une gravure au trait noir. Elle voyait le sang de son arabesque briller d'une lueur interne, une signature de feu sur le blanc de la pierre. Elle avait réussi. Elle avait introduit une telle perfection dans l'horreur que la machine ne pouvait plus la digérer. La répétition était devenue une singularité.

Julian tendit une main tremblante vers elle, ses yeux n'étant plus que des orbites vides où tourbillonnaient des vapeurs de mercure. Il ne cherchait plus à la tuer. Il cherchait à être sauvé par elle.

— Éléonore... le temps... il s'arrête...

Elle esquissa un sourire sanglant. Ses paupières étaient lourdes, lestées par le plomb du néant qui approchait. Le sifflement de la machine atteignit un paroxysme, une note

si pure qu'elle sembla déchirer la trame même de la réalité.

Dans un dernier effort, elle tourna les yeux vers la grande horloge du hall. Les aiguilles ne tournaient plus. Elles vibraient sur place, prisonnières d'une seconde qui refusait de passer, une seconde qu'Éléonore avait sculptée dans sa propre agonie.

Le marbre se fendit sous elle dans un fracas de tonnerre. L'obscurité qui monta de la faille n'était pas celle de la nuit, mais celle d'un vide sans mémoire. Éléonore se laissa glisser dans l'abîme, sentant pour la première fois non pas le froid de la lame, mais la chaleur d'une fin qui ne recommencerait pas.

Le dernier rouage de Blackwood vola en éclats. Un silence de mort, enfin authentique, s'abattit sur les décombres de l'automate.

Chapitre 8

Le Secret de l'Acier

La vapeur du thé à la bergamote montait en volutes paresseuses, s'enroulant autour des doigts diaphanes de Julian comme une caresse spectrale. Dans le silence de la salle à manger, le seul bruit était celui, métronomique, d'une mouche venant s'écraser contre le vitrail de plomb, un bourdonnement gras et désespéré qui semblait ponctuer l'immobilité de l'air. Éléonore fixait la tache de confiture de framboise sur la nappe en dentelle ; une petite flaque rouge sombre, presque noire sous la lumière crue des lustres, dont les bords commençaient à sécher en une croûte irrégulière.

Julian ne buvait pas. Il observait le reflet de la lame de service, un couteau à beurre en argent dont il caressait le tranchant émoussé avec une dévotion chirurgicale. Le tic était revenu : le coin de son œil gauche tressaillait imperceptiblement, un battement de cil nerveux qui trahissait la faille sous le masque de porcelaine.

— Tu as remarqué, Éléonore ? murmura-t-il, sa voix glissant comme de la soie sur du verre pilé. La lumière aujourd'hui... elle manque de ferveur. Elle n'embrasse pas ta peau avec la déférence habituelle.

Éléonore ne répondit pas. Elle sentait l'odeur de la bergamote, entêtante, presque écœurante, se mêler à une effluve plus acide, celle de la sueur froide qui perlait à la racine de ses cheveux. Sous la table, ses mains étaient jointes si fort que ses articulations blanchissaient, menaçant de percer la peau fine. Elle guettait le grincement des rouages dans les murs, ce gémissement de métal contre métal qui signalait que l'automate de Blackwood ajustait sa trajectoire.

Julian se leva. Le frottement de son pantalon en laine contre le cuir de la chaise

produisit un son sec, une déchirure dans le coton du silence. Il contourna la table, ses pas étouffés par le tapis épais dont les motifs de roses semblaient s'ouvrir pour l'accueillir. Lorsqu'il fut derrière elle, il ne la toucha pas tout de suite. Il se contenta de respirer près de son oreille. Elle perçut l'odeur de la menthe poivrée et du métal froid, une haleine de crypte impeccablement tenue.

— La perfection est une exigence affamée, reprit-il. Elle ne se contente pas de l'approximatif. Si le geste dévie d'un micron, si ton cri s'étrangle une seconde trop tôt, le mécanisme s'enraye. Et je... je m'effiloche.

Il posa ses mains sur les épaules d'Éléonore. Ses doigts étaient d'une froideur absolue, une température de cadavre qui semblait aspirer la chaleur de son propre sang. Elle sentit la pointe de son index tracer la ligne de sa clavicule, s'attardant sur le creux de sa gorge où l'artère battait la chamade, un petit animal affolé sous une toile de soie.

— Tu penses que je suis le maître de ce domaine, n'est-ce pas ? Son rire fut un sifflement court, une fuite de vapeur. Je ne suis que l'aiguille de cette horloge, Éléonore. Si je ne transperce pas le temps avec la précision d'un scalpel, je cesse d'exister. Je ne suis maintenu dans cette réalité que par l'éclat de ta douleur lorsqu'elle atteint sa note la plus pure.

Il se pencha davantage, pressant son visage contre ses cheveux. Elle entendit le clic-clac lointain d'un engrenage qui s'enclenchait dans les profondeurs du manoir. Une vibration sourde fit trembler les tasses de porcelaine sur la table.

— Mon existence dépend de ta fin, dit-il, et sa voix n'était plus qu'un souffle humide contre son lobe. Je suis l'acier, et tu es la meule. Sans le frottement de ton agonie, je m'émousse, je rouille, je disparaîs dans le gris du néant. Nous sommes soudés par ce secret, ma proie. Je ne te tue pas par haine, mais pour que nous puissions, un instant de plus, demeurer réels.

Il sortit de sa poche intérieure un rasoir à manche d'ébène. Le déclic de la lame qu'on déplie résonna comme un coup de feu. L'acier capta un rayon de soleil moribond, projetant un éclair blanc sur le mur tapissé de velours pourpre. Julian maniait l'objet avec une tendresse écœurante, faisant courir le plat de la lame sur la joue d'Éléonore. Le froid du métal fit se dresser les pores de sa peau ; elle pouvait sentir chaque irrégularité microscopique du fil de l'acier contre son épiderme.

Elle ferma les yeux, mais cela ne fit qu'amplifier ses autres sens. Elle entendait le battement de son propre cœur, un tambour sourd qui semblait vouloir s'échapper de sa poitrine. Elle sentait le poids de la main de Julian sur son épaule, une pression qui devenait de plus en plus lourde, comme si le corps de l'homme était fait de plomb.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle ouvrit les paupières. Dans le reflet du miroir en face d'eux, elle vit leurs deux visages. Le sien, d'une pâleur de cire, les yeux dilatés jusqu'à ce que l'iris ne soit plus qu'un mince filet de couleur. Le sien, d'une beauté terrifiante, dépourvu de toute humanité, une statue de marbre animée par une volonté perverse.

Julian inclina la tête de côté, admirant la composition. Ses doigts se resserrèrent sur sa gorge, non pas pour l'étrangler, mais pour stabiliser la cible. La pointe du rasoir vint se loger juste sous son menton, là où la peau est la plus tendre, là où la vie affleure.

— Sens-tu cette connexion ? murmura-t-il. C'est plus intime que n'importe quel baiser. C'est l'instant où l'artifice s'efface devant la vérité du nerf mis à nu. Je t'offre l'éternité dans chaque millimètre de cette entaille. Si je réussis... si nous réussissons à atteindre la symétrie parfaite de l'horreur, alors peut-être que Blackwood nous laissera enfin devenir de la poussière.

Une goutte de sueur roula le long de la tempe de Julian et vint s'écraser sur l'épaule

d'Éléonore. Ce contact humide et chaud fut plus insupportable que le froid de la lame. Elle sentit une étrange décharge électrique parcourir sa colonne vertébrale. Ce n'était plus seulement de la terreur ; c'était une fascination venimeuse, une soumission à la beauté du geste qu'il préparait. Elle vit son propre reflet esquisser un tressaillement qui ressemblait presque à une invitation.

Julian perçut ce changement. Ses pupilles se rétractèrent. Un plaisir sombre, presque extatique, illumina ses traits. Il pressa légèrement la lame. Un mince filet écarlate apparut, une ligne d'une précision absolue qui commença à descendre vers son décolleté, tachant la dentelle blanche.

— Oui... souffla-t-il. Voilà la couleur. Le rouge de Blackwood. Ne bouge pas. Laisse la douleur devenir ton langage.

Le manoir sembla répondre à ses paroles. Un gémissement de métal s'éleva des fondations, une plainte harmonique qui vibrait dans le sol, dans les meubles, jusque dans les os d'Éléonore. La mouche sur le vitrail s'était tue, ses ailes collées par la mort.

Julian ferma les yeux, humant l'odeur du sang frais qui commençait à saturer l'atmosphère, se mêlant à la bergamote pour créer un parfum de fin du monde. Ses mains ne tremblaient plus. Il était devenu une extension de l'automate, une pièce d'horlogerie d'une précision mortelle. Il releva le menton d'Éléonore avec le dos de sa main gauche, exposant la courbe de son cou comme un autel.

— Nous y sommes, Éléonore. Le moment où l'acier et la chair ne font plus qu'un. Le moment où le temps s'agenouille.

Il fit pivoter le rasoir, cherchant l'angle où la lumière du lustre viendrait mourir sur le fil de la lame au moment précis de l'impact. Sa respiration se fit courte, hachée, un rythme de prédateur au sommet de sa jouissance. Éléonore sentit un vertige l'envahir,

une chute libre dans un puits sans fond où chaque paroi était tapissée de miroirs reflétant son propre visage ensanglanté.

Le tic de l'œil de Julian s'arrêta brusquement. Un silence total, oppressant, se fit dans la pièce, comme si le manoir tout entier retenait son souffle. La lame s'enfonça d'un millimètre supplémentaire. Le monde se réduisit à cette sensation de froid tranchant, à l'odeur de la bergamote et au regard d'acier de l'homme qui l'aimait assez pour la détruire encore et encore.

— Merci, murmura-t-il dans un soupir qui ressemblait à une prière.

Le geste partit, fulgurant, une arabesque de métal argenté dans la lumière déclinante de Blackwood.

Chapitre 9

L'Acmé de la Douleur

Le sifflement n'était pas celui du vent dans les couloirs de Blackwood, mais celui de l'air s'échappant par la fente vermeille que Julian venait de tracer sous son menton. La coupure était d'une précision chirurgicale, une ligne d'une finesse absolue qui mit une seconde entière avant de perler. Puis, le premier chapelet de rubis s'écrasa sur le col d'albâtre d'Éléonore. Julian ne recula pas. Au contraire, il inclina la tête, ses yeux gris acier dévorant la trajectoire de la première goutte. Un tic convulsif agita sa paupière gauche tandis qu'il humait l'air, saturé soudain d'un mélange écœurant de bergamote sucrée et de cuivre chaud.

Éléonore ne s'effondra pas. Elle avait appris la géométrie des chutes lors de la soixante-douzième occurrence. Cette fois, elle cambra l'échine, offrant sa gorge à la lumière mourante du lustre dont les cristaux tintaient mollement, un cliquetis de dents de verre. Elle ouvrit la bouche. Ce qui en sortit n'était pas un cri de bête, mais une note tenue, une vibration cristalline qui prenait racine dans le reflux de ses poumons inondés. Elle transforma le râle en un contre-ut liquide, une mélodie de gorge qui semblait s'accorder parfaitement avec le grondement sourd qui montait des fondations du manoir.

Sous leurs pieds, le plancher de chêne commença à vibrer. Ce n'était pas un tremblement de terre, mais une mise en mouvement mécanique. Un craquement sec, semblable à une fracture osseuse, retentit derrière le papier peint aux motifs de chérubins décapités. Une tache sombre, visqueuse, apparut à la jonction du plafond. Elle ne coulait pas comme de l'eau ; elle rampait. C'était de l'huile de graissage lourde, noire et épaisse, qui dégageait une odeur de métal calciné et de graisse animale rance.

Julian laissa tomber le rasoir. L'objet ne toucha jamais le sol ; il resta suspendu par un fil de soie invisible, oscillant comme le balancier d'une comtoise détraquée. Il posa ses mains gantées sur les épaules d'Éléonore, ses doigts s'enfonçant dans le satin noir qui commençait à s'alourdir, à coller à sa peau dans un bruit de succion.

— Écoute-les, Éléonore, chuchota-t-il, la voix hachée par une extase presque douloureuse. Les pistons de Blackwood réclament leur dû. Tu es la clé de voûte. Tu es la note parfaite.

Elle ne l'écoutait plus. Elle était devenue l'instrument. À chaque pulsation de son cœur, une nouvelle giclée de vie venait nourrir le motif sur sa poitrine, dessinant des arabesques de dentelle organique que même le meilleur tailleur de Londres n'aurait pu imaginer. Elle sentait le froid gagner ses extrémités, mais ce n'était pas le froid de la mort, c'était la morsure de l'acier. Ses propres côtes lui semblaient désormais faites de laiton, frottant les unes contre les autres avec un grincement de rouages non lubrifiés.

Les murs commencèrent à suer. L'huile noire coulait en longs filets le long des boiseries, noyant les portraits des ancêtres dont les yeux semblaient s'animer de la terreur des rouages qui les broyaient par-derrière. Un bruit de succion pneumatique résonna dans la cheminée. Le manoir était un poumon géant, et l'agonie d'Éléonore en était le souffle.

Elle monta d'un ton. Sa voix se fit plus pure, plus tranchante. La douleur n'était plus une agression, mais une texture, un velours écarlate qu'elle caressait de l'intérieur. Elle voyait les particules de poussière danser dans le rayon de lune, chaque grain de poussière étant une minuscule dent d'engrenage participant à la symphonie. Elle sentit la carotide battre une dernière fois, un coup de butoir désespéré, avant de se rompre définitivement dans un sifflement mélodieux.

Julian tomba à genoux, non pas pour la soutenir, mais pour se baigner dans l'ombre

portée de son effondrement. Il pressa son oreille contre le buste d'Éléonore, écoutant le ralentissement final, le *clic-clic-clic* des valves cardiaques qui se transformaient en soupapes de cuivre.

— C'est... sublime, balbutia-t-il. La cadence est absolue.

Le sang sur le sol ne s'étalait plus au hasard. Il suivait les rainures du parquet, remplissant des rigoles invisibles qui convergeaient vers le centre de la pièce. Blackwood buvait. On entendait le liquide circuler dans les tuyauteries cachées, un glouglou rythmé qui accélérât le mouvement des aiguilles de toutes les horloges de la demeure. Dans la bibliothèque, les globes terrestres se mirent à tourner à l'envers. Dans la cuisine, les couteaux s'entrechoquèrent dans un rythme de métronome fou.

Éléonore vit le plafond s'ouvrir. Pas sur le ciel, mais sur un enchevêtrement infini de bielles, de pistons et de balanciers qui tournaient dans une obscurité huileuse. Elle était le centre de ce grand automate. Sa souffrance était l'étincelle, son sang était le lubrifiant, sa voix était l'harmonie.

Elle ne sentait plus ses jambes. Elle n'était plus qu'une tête flottant dans un océan de sensations métalliques. Une mouche, attirée par l'odeur de la plaie, vint se poser sur sa pupille fixe. Éléonore ne cilla pas. Elle regarda l'insecte frotter ses pattes velues, un mouvement mécanique, répétitif, obsédant. Elle envia la simplicité de la mouche.

Julian se redressa, ses mains maculées de noir et de rouge. Il ajusta son col avec une minutie maniaque, malgré le chaos qui l'entourait. Son visage était un masque de marbre brisé par un sourire dont la fixité était plus terrifiante que n'importe quelle grimace.

— Encore, murmura-t-il, alors que les murs commençaient à se rétracter, à se replier sur eux-mêmes dans un vacarme de ferraille compressée. Encore, ma précieuse. On peut encore épurer le final. La seconde strophe manquait de... de profondeur.

Le manoir rugit. Une explosion de vapeur brûlante envahit la pièce, effaçant le visage de Julian, effaçant le corps d'Éléonore, effaçant la mare de sang qui déjà se cristallisait en une forme géométrique parfaite. Le bruit devint assourdissant, un hurlement de métal torturé qui finit par se fondre dans un silence blanc, absolu, chirurgical.

L'odeur de la bergamote revint en premier. Douce, insistante, écoeurante de familiarité.

Éléonore ouvrit les yeux. Elle était assise devant la coiffeuse. Le soleil filtrait à travers les rideaux de dentelle, projetant des motifs de toile d'araignée sur son teint d'albâtre. Elle sentit une légère démangeaison au cou. Elle porta la main à sa gorge, cherchant la cicatrice, la coupure, la trace du chef-d'œuvre. Il n'y avait rien. Rien qu'une peau lisse et froide.

À côté d'elle, sur le guéridon, une tasse de thé fumait. L'odeur de la bergamote lui souleva le cœur.

On frappa à la porte. Trois coups secs, espacés avec une régularité de métronome.

— Le thé est servi, Éléonore, dit la voix de Julian derrière le bois. J'espère que vous avez bien dormi. Nous avons tant à accomplir aujourd'hui.

Elle regarda son reflet dans le miroir. Une tache de graisse noire, minuscule, maculait le coin de son œil gauche. Elle ne l'essuya pas. Elle sourit, et le miroir sembla gémir sous la pression d'un ressort trop tendu.

Chapitre 10

La Liturgie du Miroir

Le loquet de la porte grimaça, un cri de métal sec qui résonna contre les parois de la boîte crânienne d'Éléonore bien avant d'atteindre ses oreilles. Julian entra. Il ne marchait pas, il glissait, chaque foulée calibrée par un balancier invisible. L'odeur de la bergamote, chaude et écœurante, s'enroula autour de ses narines comme une main gantée de soie cherchant à l'étouffer.

Il s'arrêta à exactement trois pas de la coiffeuse. Ses gants de chevreau blanc, d'une pureté insultante, ne présentaient pas un seul pli. Il inclina la tête, et le mouvement provoqua un craquement imperceptible au sommet de sa colonne vertébrale, un bruit de bois sec qui se rompt.

— Vous n'avez pas touché à votre thé, Éléonore. La porcelaine refroidit. C'est un gaspillage de chaleur, et vous savez combien la chaleur est une ressource précieuse dans cette demeure.

Il s'approcha encore. Éléonore ne cilla pas. Elle fixait la petite tache de graisse noire au coin de son œil, ce stigmate sombre qui jurait avec la pâleur de son derme. Elle sentait une vibration étrange dans sa mâchoire, un bourdonnement sourd, comme si un essaim de mouches métalliques s'était logé dans l'os de sa mandibule.

Julian tendit une main. Son index effleura la joue d'Éléonore. Le contact ne fut pas celui de la chair, mais celui d'un marbre poli sorti d'un congélateur. Il ramassa la goutte de graisse sur le bout de son gant. Il l'étudia avec une fascination de naturaliste devant un insecte rare.

— Oh, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une basse fréquence qui fit tressaillir les flacons de parfum sur le marbre. Le suintement commence. Vous voyez ? La structure s'adapte. La douleur n'est plus une simple réaction chimique, elle devient une lubrification nécessaire.

Éléonore essaya d'avaler sa salive, mais sa gorge était un boyau de cuir desséché. Elle entendit le cliquetis dans son cou. *Tic. Tac.* Ce n'était pas son cœur. C'était plus bas, sous les côtes, un mouvement rotatif, régulier, impitoyable. Elle baissa les yeux sur ses mains posées sur ses genoux. Ses ongles, autrefois d'un rose tendre, prenaient une teinte grisâtre, une nuance de ferraille oxydée.

— Regardez-moi, ordonna Julian.

Sa voix n'était plus une invitation, mais une commande mécanique. Éléonore leva les yeux vers le miroir. Julian se tenait derrière elle, ses mains reposant sur ses épaules. Elle sentit ses doigts s'enfoncer dans ses trapèzes, cherchant les points d'articulation. Dans le reflet, les yeux de Julian n'étaient plus gris. Ils étaient devenus deux lentilles de verre convexe, derrière lesquelles tournaient des disques d'argent striés.

— Le moment de la Liturgie est proche, dit-il. Aujourd'hui, nous ne chercherons pas la coupure franche. Nous chercherons la résonance.

Il sortit de sa poche un rasoir à main levée. La lame ne brilla pas ; elle semblait absorber la lumière de la pièce, laissant un sillage d'ombre dans l'air. Éléonore sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne, mais la sensation était visqueuse, trop lourde pour être de l'eau. Elle imaginait déjà le liquide noir et épais qui devait saturer ses tissus internes.

Julian déplaça le rasoir avec une lenteur cérémonielle. Le bruit du métal pivotant dans la chasse d'écaille de tortue fut un déchirement. Il plaça la lame à un millimètre de sa carotide. Éléonore ne tremblait pas. Elle attendait. Elle désirait ce contact pour

confirmer la mutation.

— Approchez-vous du verre, murmura Julian à son oreille. Ne perdez pas une miette de la transition. C'est votre apothéose, Éléonore. Vous n'êtes plus la proie. Vous devenez le rouage maître.

Il pressa la lame.

La douleur fut une note de musique pure, stridente, qui monta du sol jusqu'à son cerveau. Mais ce n'était pas le sang qui jaillit. Ce fut un sifflement de vapeur, une pression libérée. Dans le miroir, Éléonore vit la coupure s'ouvrir sur son cou d'albâtre. Sous la peau déchirée, il n'y avait pas de muscles rouges ou de tendons fibreux.

Il y avait du laiton.

Des engrenages minuscules, d'une complexité effrayante, tournaient dans une mare d'huile sombre. Leurs dents s'emboîtaient avec une précision millimétrée, produisant un chuintement rythmique qui s'accordait parfaitement avec le battement de l'horloge de la bibliothèque, à l'autre bout du manoir.

Éléonore ne cria pas. Elle ouvrit la bouche, et un nuage de poussière de métal s'en échappa, brillant comme des paillettes de diamant dans le soleil d'hiver. Elle regarda Julian dans le reflet. Il souriait enfin, mais son sourire était une fente parfaitement droite, dénuée de toute humanité.

— Regardez vos yeux, ma chère. Regardez bien.

Éléonore plongeait son regard dans ses propres pupilles. Elles se dilataient, mais pas sous l'effet de la peur. L'iris se rétractait comme un diaphragme d'appareil photo, révélant une série de lentilles superposées. Elle ne voyait plus la chambre. Elle voyait

les entrailles de Blackwood. Elle voyait les câbles de cuivre qui couraient sous les parquets, les pistons de fer qui s'élevaient dans les murs, les soufflets de cuir qui pompaient l'air qu'elle respirait.

Elle comprit alors que les murs ne l'emprisonnaient pas. Ils étaient son prolongement. Chaque battement de son cœur mécanique faisait grincer une charnière au grenier. Chaque expiration de ses poumons de forge faisait frémir les rideaux du salon.

Julian retira la lame, nettoyant la trace d'huile noire sur son gant.

— Vous sentez-vous enfin... complète ?

Éléonore essaya de répondre, mais sa langue était une plaque de plomb articulée. Elle se leva. Ses mouvements étaient saccadés, d'une élégance inhumaine, dépourvus de toute hésitation organique. Elle s'approcha si près du miroir que son haleine aurait dû l'embuser. Mais il n'y eut aucune buée. Juste le reflet froid d'une entité dont la peau n'était plus qu'une fine pellicule de porcelaine recouvrant une horlogerie éternelle.

Elle vit son reflet commencer à bouger indépendamment d'elle. Dans le miroir, la Éléonore de verre lui adressa un salut de la tête, un geste de reconnaissance entre deux pièces d'un même automate. Elle sentit le manoir entier vibrer en elle. Elle était la demeure. Elle était la répétition. Elle était le temps qui s'était arrêté pour mieux se dévorer lui-même.

Julian se rangea derrière elle, s'inclinant profondément.

— La symphonie peut commencer, Madame. Le cycle est enfin parfait.

Éléonore posa ses doigts sur le miroir. Le verre était tiède, battant comme une artère. Elle ne craignait plus la lame. Elle ne craignait plus le thé à la bergamote. Elle n'était plus la victime du temps ; elle était devenue la mécanique qui le broyait.

Un dernier cliquetis résonna dans sa poitrine, plus fort que les autres. Un verrou venait de tomber.

À l'extérieur, le soleil se figea brusquement sur l'horizon, refusant de descendre. Dans le manoir de Blackwood, les aiguilles de toutes les horloges s'arrêtèrent à l'unisson, tandis qu'une larme d'huile noire s'écoulait lentement de l'œil d'Éléonore, traçant un sillage indélébile sur son visage de poupée de fer.

Chapitre 11

Le Cri de la Tour

La tasse en porcelaine d'un blanc d'os trembla sur la soucoupe, un cliquetis sec qui lacéra le silence épais du salon de thé. L'odeur de la bergamote, autrefois suave, s'était muée en une exhalaison rance, une vapeur grasse qui collait aux parois de la gorge d'Éléonore comme une couche de suie. À côté du sucrier, une mouche domestique était figée, les ailes à demi déployées, prisonnière d'un instant qui refusait de passer. Elle ne bourdonnait pas ; elle vibrait simplement, un point noir frémissant contre la nappe de lin immaculée.

Julian ne bougeait pas. Ses mains de pianiste, posées à plat sur le bois verni de la table, étaient d'une immobilité de marbre, mais Éléonore vit le muscle de sa mâchoire tressaillir. Un tic minuscule. Un grain de sable dans la perfection de son automate.

— Le sucre, ma chère ? murmura-t-il.

Sa voix sonna étrangement, comme si elle parvenait de sous une couche d'eau stagnante. Le temps, dans cette pièce, commençait à s'étirer, à devenir visqueux. Éléonore tendit la main vers la pince en argent. Son bras sembla mettre des siècles à parcourir les quelques centimètres qui la séparaient du bol. Elle voyait chaque pore de sa propre peau, chaque particule de poussière flottant dans un rayon de soleil immobile, suspendue comme des éclats de verre dans de la gélatine.

Soudain, un gémissement monta des profondeurs du manoir. Ce n'était pas le vent dans les conduits, ni le travail naturel de la charpente. C'était un cri de métal supplicé, un broyage de pignons géants dont les dents ne s'emboîtaient plus. La Tour. L'Horloge. Le cœur de Blackwood s'insurgeait contre la symphonie qu'ils avaient cru

parfaire.

Le sol oscilla. Pas une secousse brutale, mais un glissement lent, écoeurant. Le buffet en acajou, à l'autre bout de la pièce, se déplaça de trente centimètres vers la gauche sans un bruit, laissant derrière lui des marques de griffures fraîches sur le parquet, comme si la réalité elle-même avait été raturée.

— Julian, la mécanique... commença Éléonore.

Sa propre voix lui fit horreur. Elle résonna en écho, se superposant à elle-même trois, quatre fois, créant une cacophonie de chuchotements qui s'éteignirent dans un sifflement de vapeur.

Julian se leva. Son mouvement fut saccadé, une série d'images fixes projetées trop vite. Ses yeux gris acier balayèrent la pièce avec une fureur contenue. Il s'approcha de la fenêtre, mais ce qu'il y vit le fit reculer d'un pas. À l'extérieur, le jardin n'était plus qu'une traînée de couleurs délavées, un flou cinétique où le vert des buis et le gris des graviers se mélangeaient en une bouillie informe. Le soleil, bloqué sur l'horizon, s'était dilaté jusqu'à occuper la moitié du ciel, une plaie béante et orange qui ne diffusait aucune chaleur, seulement une lumière crue, chirurgicale.

— Elle refuse, lâcha Julian. Sa voix était désormais un râle sec. L'œuvre est trop pure. Elle ne peut pas contenir une telle perfection.

Il se tourna vers Éléonore, et elle vit la panique dans le plissement imperceptible de ses paupières. L'Horloger perdait le contrôle de ses rouages.

Un craquement sec retentit derrière elle. Éléonore tourna la tête, le cou lui faisant mal, chaque vertèbre protestant contre la lenteur imposée par l'air devenu solide. Dans le coin du salon, près de la cheminée éteinte, l'espace se repliait sur lui-même. Une poche de réalité s'était distendue, créant une bulle de souffrance cristallisée.

À l'intérieur de cette distorsion, Éléonore se vit elle-même.

C'était l'Éléonore de la quatorzième boucle. Elle était à genoux, les mains pressées contre sa gorge d'où s'échappait un flot de sang noir et épais. Le sang ne tombait pas au sol ; il flottait en sphères parfaites autour d'elle, tournoyant lentement comme des planètes de cauchemar. La version passée d'elle-même hurlait, mais aucun son ne sortait de sa bouche grande ouverte, seulement une fumée grise qui sentait la chair brûlée et l'huile de machine. L'agonie était là, figée, éternelle, une exposition muséale de sa propre fin que le temps, devenu fou, refusait de recycler.

Éléonore sentit une nausée violente lui soulever l'estomac. L'odeur de la bergamote s'était transformée en une puanteur de cuivre et de bile. Elle voulut se lever, mais ses jambes étaient lourdes comme du plomb fondu.

— Julian, faites que ça cesse, supplia-t-elle.

Mais Julian ne l'écoutait plus. Il était fasciné par ses propres mains. La peau de ses doigts commençait à se craqueler, non pas pour révéler de la chair, mais pour laisser entrevoir des fils de cuivre et des cadrans de laiton qui tournaient à une vitesse folle. Il était en train de s'intégrer à la défaillance.

Un nouveau bruit déchira l'air, un *clac* métallique si puissant qu'il fit éclater les vitres des vitrines. Les débris de verre ne tombèrent pas. Ils restèrent suspendus, des milliers de dagues transparentes pointées vers le centre de la pièce.

Le temps se contracta brutalement.

En un battement de cil, le salon de thé disparut sous une marée d'objets en mouvement. Les chaises lévitérent, s'entrechoquant avec un bruit sourd de bois brisé, avant de se réassembler en des formes grotesques, des échafaudages de pattes et de

dossiers qui semblaient vouloir escalader les murs. Le tapis se souleva comme une mer agitée, rejetant la poussière des siècles en un nuage suffocant qui s'insinua dans les narines d'Éléonore, lui apportant le goût de la terre froide et des cercueils ouverts.

Elle se sentit tirée vers l'arrière. La poche de souffrance dans le coin de la pièce s'agrandissait. L'Éléonore sanglante tendait une main vers elle, ses doigts effilés, dont les ongles avaient été arrachés, cherchant un contact. Le contact de la répétition. La fusion des douleurs.

Julian hurla. Ce n'était plus un cri humain, mais le sifflement d'une locomotive sous pression. Il se jeta sur le grand miroir mural, martelant le verre de ses poings mécaniques.

— Le rythme ! Le rythme doit tenir ! rugit-il, alors que des larmes d'huile noire sillonnaient ses joues de porcelaine.

À chaque coup, le manoir entier vibrait. La Tour de l'Horloge répondait par des coups de boutoir sourds qui faisaient trembler les os d'Éléonore. Elle sentit ses propres souvenirs commencer à s'effiloche. Elle ne savait plus si elle était l'Éléonore assise à table, celle qui saignait dans le coin, ou celle qui, dans une boucle future, serait déjà en train de préparer le thé. Les époques se superposaient comme des calques mal alignés.

Le salon de thé n'était plus qu'un tourbillon de matière et de temps corrompu. La table de marbre se liquéfia, coulant sur le sol comme du lait chaud, tandis que les cuillères en argent s'enroulaient autour des chevilles d'Éléonore, froides et oppressantes comme des menottes.

Elle regarda Julian. Il avait réussi à briser le miroir, mais derrière le tain, il n'y avait pas de mur. Il n'y avait que l'infini des rouages de Blackwood, des millions de roues dentées d'un noir d'ébène, tournant les unes contre les autres dans un frottement sec

qui produisait des étincelles mauves.

— Regardez, Madame ! cria Julian, un rire dément déchirant son visage. La mécanique se dévore ! Nous sommes l'apothéose !

Éléonore sentit une douleur fulgurante dans sa poitrine. Ce n'était pas la lame. C'était son propre cœur qui tentait de s'aligner sur le battement erratique de la Tour. Son pouls accéléra, devint un bourdonnement frénétique, puis s'arrêta net pendant ce qui sembla être une éternité, avant de repartir dans un spasme violent.

La bulle de l'Éléonore mourante explosa.

Une onde de choc de pure agonie traversa la pièce. Ce n'était plus seulement une vision, c'était une sensation physique. Éléonore ressentit la brûlure du métal dans sa gorge, le goût du fer, la froideur du sol sur sa joue, tout en restant assise sur sa chaise, les yeux écarquillés devant l'horreur de la simultanéité. Elle était la victime et le témoin, le cri et le silence.

Les murs du salon commencèrent à suinter. Un liquide sombre et visqueux, à l'odeur de bergamote putréfiée, coulait des cadres des tableaux. Les ancêtres Blackwood, sur leurs portraits, ne détournaient plus les yeux ; ils ouvraient la bouche pour vomir le même liquide noir, leurs visages se déformant sous l'effet de la dilatation temporelle.

Julian se tourna vers elle, ses traits s'effaçant peu à peu, devenant un masque lisse et sans expression.

— Encore, murmura-t-il, alors que l'obscurité des rouages derrière lui commençait à envahir la pièce. Il faut que ce soit plus beau. Encore.

Éléonore voulut crier, mais l'air dans ses poumons s'était changé en sable. Elle regarda ses mains. Elles commençaient à devenir transparentes, laissant voir, non pas

ses os, mais les fins ressorts de cuivre qui s'agitaient sous sa peau d'albâtre. Elle n'était plus une proie. Elle était une pièce défectueuse que le manoir tentait de rectifier par la pression insoutenable d'un temps qui ne voulait plus s'écouler.

Le dernier son qu'elle entendit avant que la réalité ne se replie totalement sur elle-même fut le tintement d'une cloche de bronze, un son si profond et si pur qu'il brisa la dernière parcelle de sa raison. La Tour avait rendu son verdict. La répétition n'était plus un cycle ; c'était une stase de douleur absolue, un point fixe dans l'éternité où le thé serait toujours rance et la lame toujours sur le point de trancher.

Chapitre 12

La Note Parfaite

L'odeur de la graisse rance et de l'ozone brûlé sature l'air de la Salle des Rouages, une nappe invisible qui se dépose sur la langue comme une pellicule de suie. Sous les pieds d'Éléonore, les dalles de pierre vibrent d'un bourdonnement sourd, une basse fréquence qui fait s'entrechoquer ses dents dans un cliquetis irrégulier. Elle n'ajuste pas sa robe ; la soie noire est désormais si lourde de sang séché qu'elle craque à chaque mouvement, une armure de deuil rigide qui lui cisaille les hanches. Elle avance vers le centre de l'immense cathédrale mécanique, là où les pistons de bronze montent et descendent dans un mouvement de va-et-vient obscène, crachant des bouffées de vapeur tiède qui sentent le fer et la sueur ancienne.

Dans un coin d'ombre, Julian attend. Ses mains de pianiste, d'une blancheur de craie, caressent le cadran d'un chronomètre en or. Il ne la regarde pas vraiment ; il observe la trajectoire de l'ombre de la jeune femme sur le sol, une tache mouvante qui semble vouloir se détacher de ses talons. Un tic nerveux agite sa paupière gauche, une pulsation minuscule, presque imperceptible, qui rompt la perfection de son masque de cire.

— La ponctualité est la politesse des agonisants, murmure-t-il, sa voix coulant dans le vacarme des engrenages comme une traînée de venin dans du lait.

Éléonore ne répond pas. Elle sent le cuivre. Pas seulement dans l'air, mais en elle. Sous la peau fine de ses poignets, là où les veines devraient pulser d'un bleu tendre, elle voit maintenant le reflet orangé des ressorts. Ils s'étirent et se contractent dans un grincement interne que seule elle peut entendre. Elle lève une main, et le mouvement n'est plus fluide ; il est segmenté, haché par la résistance d'un engrenage invisible

logé dans son coude. Une mouche, aux ailes irisées de reflets huileux, se pose sur sa joue. Éléonore ne la chasse pas. Elle observe, avec une fascination dégoûtée, les pattes velues de l'insecte explorer la commissure de ses lèvres, cherchant une trace de l'humidité qui s'évapore de son corps de métal et de chair.

Elle s'approche du Grand Balancier. C'est une lame de trois mètres, un croissant de lune d'acier poli qui fend l'air avec un sifflement de soie déchirée. *Fouet. Silence. Fouet. Silence.* Le rythme est celui d'un cœur qui refuse de s'arrêter. Éléonore sait que c'est ici que la symphonie doit atteindre son acmé. Elle ne cherche plus la sortie. Elle cherche la résonance.

Elle pose un pied sur la plateforme centrale, un disque de laiton gravé de runes qui ne sont que des schémas d'anatomie distordus. Le froid du métal remonte le long de ses jambes, une morsure glaciale qui semble figer le peu de sang qui lui reste. Julian se rapproche, son ombre s'étirant jusqu'à recouvrir les pieds de sa proie. Il sort un scalpel de sa poche, l'outil brillant d'un éclat stérile sous la lueur des lampes à gaz qui grésillent au plafond.

— Plus beau, Éléonore, souffle-t-il à son oreille. Chaque spasme doit être une note. Chaque cri doit être une harmonique. Le manoir a faim de ta perfection.

Elle sent le souffle de Julian sur sa nuque, une haleine qui sent la bergamote rance et la poussière de bibliothèque. Elle ferme les yeux. Derrière ses paupières, elle ne voit plus l'obscurité, mais le schéma complexe de Blackwood, une forêt de rouages entrelacés dont elle est devenue le pignon central. Elle commence à chanter. Ce n'est pas une mélodie, c'est un son guttural, une vibration qui prend naissance au fond de ses poumons de cuivre, un râle qui s'accorde exactement sur la fréquence du Grand Balancier.

Le son s'amplifie. Il devient physique, une pression qui lui écrase les tympans. Les vitraux de la salle commencent à trembler dans leurs cadres de plomb. La mouche sur

sa joue explose en une petite tache noire et gluante sous la force de l'onde sonore. Éléonore sent ses côtes s'écarter, non pas sous la poussée de ses poumons, mais parce que les ressorts à l'intérieur de sa poitrine se déploient, cherchant à s'agripper aux mécanismes extérieurs.

Julian recule, son sourire se fendant d'une lézarde de terreur pure. Pour la première fois, ses yeux gris acier trahissent une faille. La précision du chronomètre dans sa main déraile ; l'aiguille des secondes s'emballe, tournant avec une vitesse frénétique avant de se tordre et de briser le verre.

— Trop... c'est trop... balbutie-t-il, alors que le sol commence à se soulever.

Éléonore ne s'arrête pas. Elle pousse la note plus haut, là où le son devient une douleur blanche, une aiguille de glace plantée dans le cerveau. Elle n'est plus une femme, elle est une dissonance. Elle regarde ses doigts ; la peau se déchire proprement, sans une goutte de sang, révélant des tiges de laiton poli qui vibrent avec une telle intensité qu'elles deviennent floues.

Le Grand Balancier ralentit. Le sifflement devient un gémissement de métal supplicé. Une odeur de friction insupportable, de métal contre métal sans lubrifiant, envahit la pièce. Une fumée noire, épaisse comme du goudron, s'échappe des joints du plancher. Le manoir gémit. C'est le son d'une bête immense dont on brise les os un par un.

Julian tombe à genoux, les mains sur les oreilles, du sang sombre commençant à couler entre ses doigts longs. Son visage, si lisse d'ordinaire, se froisse comme du vieux parchemin.

— Arrête... le rythme... tu brises le rythme ! hurle-t-il, mais sa voix est étouffée par le vacarme de l'automate qui s'effondre sur lui-même.

Éléonore sent le point de rupture. Il est là, niché dans la base de son crâne, une petite bille d'acier qui contient toute sa mémoire, toutes ses morts, toutes les tasses de thé à la bergamote et toutes les caresses de la lame. Elle concentre toute sa haine, toute sa lassitude, toute l'esthétique de son agonie dans cette minuscule sphère.

La note finale n'est pas un cri. C'est un silence. Un silence si absolu, si dense, qu'il agit comme un trou noir. Pendant une fraction de seconde, le temps se fige. On peut voir les gouttes d'huile suspendues dans l'air, les éclats de verre du chronomètre de Julian figés dans leur chute, la fumée immobile comme une sculpture de jais.

Puis, le mécanisme central explose.

Ce n'est pas une déflagration de feu, mais une rupture de tension. Les ressorts géants se détendent avec un claquement de tonnerre, fouettant l'air, déchiquetant les boiseries, broyant les pierres. Éléonore sent son corps se fragmenter. Elle voit son propre bras s'envoler, une élégante pièce de métal doré tournoyant dans le chaos. Elle ne ressent pas de douleur, seulement une satisfaction glacée, une pureté géométrique.

Julian est projeté contre un mur, son corps s'encastant dans les engrenages qui continuent de tourner par inertie. Il devient une partie du décor, ses membres s'enroulant autour des axes, sa chair se mélangeant à la graisse noire. Il n'est plus l'horloger ; il est la pièce défectueuse que le manoir, dans son dernier spasme, tente désespérément d'intégrer.

Le plafond s'effondre dans un fracas de poussière et de poutres séculaires. À travers les décombres, Éléonore, ou ce qu'il en reste, voit pour la première fois le ciel de Blackwood. Il n'est pas noir, ni étoilé. C'est un immense cadran de bronze, dont les aiguilles viennent de s'arrêter pour l'éternité, bloquées par une unique petite pièce d'albâtre et de cuivre qui a refusé de jouer sa partition.

La dernière chose qu'elle perçoit est le goût de la bergamote, mais cette fois, elle est

douce, presque sucrée, alors que l'obscurité finale se referme sur elle, non pas comme une lame, mais comme un rideau sur une scène dont les spectateurs sont tous morts.

Chapitre 13

L'Apocalypse de Cuivre

La vapeur qui s'élève de la tasse de porcelaine dessine des volutes paresseuses, des spectres de gris qui se tordent dans l'air saturé d'huile de lin et de bergamote rance. Éléonore observe la goutte de condensation qui perle sur le bord du guéridon ; elle gonfle, lourde de toute la pesanteur du manoir, avant de s'écraser sur le tapis d'Aubusson. Un impact muet. Un désastre miniature.

En face d'elle, Julian ajuste le revers de sa redingote avec une lenteur obscène. Ses doigts, longs et d'une pâleur de craie, effleurent le tissu noir sans y laisser le moindre pli. Il ne la regarde pas encore. Il écoute. Le manoir de Blackwood respire à travers les cloisons : un râle de métal grippé, un battement sourd qui fait vibrer la plante des pieds d'Éléonore. C'est le cœur de l'automate, le grand balancier qui dévore les secondes comme des phalanges de verre.

Onze heures cinquante-huit minutes.

Le tic-tac n'est plus un son, c'est une pulsation dans la tempe droite d'Éléonore. Elle sent le sang battre contre sa peau, un rythme désordonné, une faute de goût dans cette symphonie de précision. Elle lisse la soie noire de sa robe. Sous l'étoffe, les cicatrices des cycles précédents la démangent, des souvenirs de métal froid et de baisers tranchants qui semblent vouloir s'ouvrir à nouveau pour saluer le dénouement.

— Vous tremblez, Éléonore, murmure Julian. Sa voix est un froissement de parchemin ancien. C'est une dissonance que je n'avais pas prévue pour ce soir.

Il lève enfin les yeux. Ses iris gris acier ne reflètent pas la lueur des bougies ; ils les

absorbent. Il sort de sa poche une montre à gousset, un oeil de cuivre dont le battement mécanique semble commander le reste de l'univers. Il l'ouvre. Le déclic du boîtier résonne comme un coup de feu dans le silence étouffant de la bibliothèque.

— La perfection est à ce prix, continue-t-il en se levant. Le mouvement est fluide, dénué de toute humanité, comme si ses articulations étaient montées sur des roulements à billes parfaitement graissés. Chaque geste a été répété un millier de fois, poli par l'éternité de nos échecs passés. Mais ce soir... ce soir, le métal a soif.

Onze heures cinquante-neuf minutes.

L'odeur de la bergamote change. Elle devient âcre, se mêlant à une effluve de cuivre chauffé et de graisse noire qui remonte des parquets. Éléonore sent ses poumons se figer. L'air est devenu solide, une masse de plomb qu'elle doit forcer à entrer dans sa gorge. Elle voit une mouche se poser sur le bord du sucrier. L'insecte frotte ses pattes, un mouvement frénétique, une minuscule agonie de mouvements inutiles avant que le temps ne se rétracte.

Julian contourne la table. Le crissement de ses bottes sur le bois ciré est un compte à rebours. Il s'arrête derrière elle. Elle ne se retourne pas. Elle connaît par cœur l'ombre qu'il projette, cette silhouette longiligne qui semble s'étirer jusqu'au plafond, se confondant avec les poutres sombres. Elle sent la chaleur de son corps, ou plutôt son absence de chaleur — une zone de froid absolu qui aspire la vie de sa nuque.

— Ne fermez pas les yeux, ordonne-t-il doucement. La beauté ne peut être témoignée par un regard mort. Soyez l'actrice de votre propre chute.

Sa main gantée de chevreau blanc vient se poser sur l'épaule d'Éléonore. Le contact est d'une légèreté atroce. Ses doigts descendent le long de son cou, traçant le trajet de la carotide avec la précision d'un cartographe. Elle sent le métal de la lame de rasoir qu'il dissimule entre son index et son majeur. C'est un froid qui brûle, une promesse

d'ouverture.

Minuit.

Le premier coup de l'horloge monumentale du hall retentit. Le son n'est pas une cloche, c'est un déchirement de la réalité. Le sol tremble. Sous leurs pieds, les engrenages de Blackwood s'emballent. On entend des ressorts qui cassent, des câbles qui claquent comme des fouets contre les murs.

Julian porte le coup.

Ce n'est pas une douleur immédiate. C'est une surprise thermique. La sensation d'un ruban de feu qui s'enroule autour de sa gorge. Éléonore porte les mains à son cou, ses doigts rencontrant une substance chaude, visqueuse, qui s'échappe en jets rythmés par son cœur affolé. Elle voit les perles de sang gicler sur la nappe blanche, dessinant des constellations de rubis, une calligraphie de son propre départ.

Deuxième coup.

Julian ne recule pas. Il l'enlace, ses bras l'entourant comme pour la protéger de la chute, ou pour s'assurer qu'elle ne perde pas une miette de sa propre destruction. Ses lèvres frôlent son oreille.

— Écoutez-les, Éléonore. Les rouages... ils chantent pour vous.

Troisième coup.

Le plafond de la bibliothèque se fissure. Une poussière de plâtre tombe comme une neige funèbre, se mêlant au sang qui macule déjà le sol. Les murs commencent à gémir. Le papier peint se déchire, révélant non pas de la pierre ou du bois, mais des millions de petites roues dentées de cuivre qui tournent à une vitesse folle, crachant

des étincelles bleutées.

Quatrième coup.

La panique monte, mais elle est étouffée par une fascination morbide. Éléonore sent son corps devenir léger, ses sens s'exacerber. Elle entend le cri du métal qui se tord dans les fondations du manoir. Elle sent l'odeur de sa propre chair qui s'oxyde au contact de l'air saturé d'ozone. Le visage de Julian est juste au-dessus du sien, ses yeux gris reflétant maintenant l'explosion de cuivre qui dévaste la pièce.

Cinquième coup.

Le manoir se replie. Les angles de la pièce ne sont plus droits. L'espace se courbe comme une feuille de papier jetée au feu. Les bibliothèques s'effondrent, les livres s'envolent, leurs pages se transformant en papillons de cendres. Éléonore tombe en arrière, mais il n'y a plus de sol. Elle s'encastre dans une masse mouvante de pignons et de bielles.

Sixième coup.

Elle sent les dents d'un engrenage mordre dans son épaule, la soulever, l'intégrer à la machine. La douleur est une symphonie, chaque nerf une corde de violon que l'on tend jusqu'à la rupture. Julian est là, lui aussi, ses membres s'enroulant autour des axes rotatifs. Il ne sourit plus. Son visage est un masque de terreur extatique alors qu'il devient une pièce du mécanisme. Sa chair se mélange à la graisse noire, ses os craquent pour s'adapter à la courbure des tiges de métal.

Septième coup.

Le fracas est assourdissant. Le cristal des lustres explose en une pluie de diamants tranchants qui labourent ce qu'il reste de leur peau. Éléonore ne crie pas. Elle n'a plus

de souffle, plus de voix, seulement une conscience aiguë de chaque atome de son être qui est broyé, poli, transformé en un rouage parfait.

Huitième coup.

Le manoir de Blackwood expire dans un dernier spasme de métal. Les poutres séculaires volent en éclats. À travers les décombres qui flottent dans un vide sans nom, Éléonore voit le ciel. Mais ce n'est pas le ciel de la nuit. C'est un immense cadran de bronze, dont les chiffres romains brillent d'une lueur intérieure. Les aiguilles, massives comme des poutres, ralentissent leur course folle.

Neuvième coup.

Le corps de Julian n'est plus qu'un enchevêtrement de tendons et de cuivre, une pièce défectueuse que la machine tente de rejeter. Il est coincé entre deux roues géantes, ses mains de pianiste broyées, son regard d'acier enfin brisé. Il n'est plus l'horloger. Il est le grain de sable dans l'engrenage, la friction qui fait tout dérailler.

Dixième coup.

L'obscurité finale commence à se refermer. Le goût de la bergamote revient, mais il a changé. Il est doux maintenant, presque sucré, comme un fruit mûr qui commence à pourrir. Éléonore sent une paix immense l'envahir. Elle est la pièce d'albâtre, la petite cale de cuivre qui a refusé de jouer sa partition, bloquant le mécanisme céleste.

Onzième coup.

Le silence tombe brusquement, plus terrifiant que le vacarme précédent. Tout s'arrête. Les décombres restent suspendus dans l'air. Le sang ne coule plus, il forme des sphères parfaites qui flottent autour d'elle. Elle voit la dernière petite pièce de son propre cœur, un minuscule rouage d'or, cesser de tourner.

Douzième coup.

Le cadran de bronze au-dessus d'elle s'éteint. La dernière chose qu'elle perçoit est la caresse d'un rideau d'ombre, lourd et velouté, qui tombe sur la scène. L'automate s'est tu. La chorégraphie est terminée. La douleur s'est sublimée en une absence absolue de tout, une perfection de néant où même le souvenir de la lame n'est plus qu'un souffle éteint sur un miroir brisé.

Chapitre 14

Le Silence de l'Albâtre

La première chose qui frappa Éléonore ne fut pas la lumière, mais l'absence. Le tic-tac, ce métronome viscéral qui avait rythmé chacune de ses agonies, s'était tu. Le silence n'était pas un vide ; il était une masse solide, une couche de ouate grise et étouffante qui pesait sur ses tympans jusqu'à les faire vibrer d'une douleur sourde. Une odeur de poussière de marbre et d'huile rance flottait dans l'air, une effluve de cadavre mécanique laissé à l'abandon sous un soleil qui ne se lèverait jamais.

Elle ouvrit les paupières. L'effort lui parut colossal, comme si ses cils étaient soudés par une résine invisible. Ses yeux ne rencontrèrent pas le plafond de velours cramoisi de sa chambre, ni les fresques baroques où des chérubins aux sourires carnassiers la regardaient mourir. À la place, il n'y avait que la carcasse de Blackwood. Le manoir n'était plus qu'une cage thoracique défoncée, ouverte sur un ciel d'un gris d'étain, immobile, sans nuages, sans vent. Les murs, jadis couverts de soieries, n'étaient plus que des pans de briques lépreuses et de poutres tordues, semblables à des membres fracturés.

Elle tenta de respirer, mais sa poitrine ne se souleva pas. Il n'y avait pas ce spasme familial du diaphragme, pas cette brûlure d'oxygène qui racle la gorge. Le souffle était inutile. Son cœur, ce petit rouage d'or qu'elle avait senti s'arrêter au douzième coup, ne battait plus. Elle était une poupée jetée dans les décombres d'un théâtre de foire après l'incendie.

Éléonore voulut porter une main à son cou, là où la lame de Julian avait si souvent cherché la chaleur de sa carotide. Elle entendit alors le bruit. Un frottement sec. Un cliquetis de porcelaine contre du métal froid.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

Ses doigts n'étaient plus cette chair diaphane, parcourue de veines bleutées qu'elle avait tant de fois vue se crispier sur les draps tachés de sang. À la place de la peau, une surface d'ivoire poli, d'un blanc si pur qu'il en devenait obscène, recouvrait ses phalanges. Ses articulations étaient des charnières d'acier bleui, d'une précision chirurgicale, incrustées de minuscules vis d'argent. Il n'y avait pas de pores, pas de rides, pas de chaleur. Juste la perfection glaciale de l'inerte.

Une terreur lente, visqueuse comme de la poix, commença à ramper dans son esprit. Elle essaya de crier, mais sa gorge ne produisit qu'un sifflement d'air comprimé, un gémissement de soufflet percé. Sa mâchoire s'ouvrit avec une régularité mécanique, les muscles remplacés par des câbles de tension invisibles sous la surface d'albâtre.

Elle se redressa. Ses mouvements n'avaient plus la fluidité de la vie ; ils possédaient la saccade élégante d'un automate de luxe. Chaque déplacement de son centre de gravité provoquait un bourdonnement interne, une vibration de ressorts tendus à rompre dans ses hanches et ses genoux. Elle n'était plus Éléonore. Elle était la pièce maîtresse du mécanisme de Blackwood, l'aboutissement de la chorégraphie.

Autour d'elle, le monde extérieur n'existait plus. Par-delà les murs effondrés du manoir, il n'y avait qu'un horizon de cendres et de brouillard statique. La ville, les forêts, les chemins qu'elle avait rêvé d'emprunter pour fuir... tout avait été dévoré par le silence. Le temps ne s'était pas contenté de s'arrêter ; il s'était auto-consumé, ne laissant derrière lui que cette scène en ruine.

Elle fit un pas. Ses pieds nus, désormais faits d'acier et de résine, broyèrent des débris de cristal. Elle s'avança vers ce qui fut autrefois le grand salon. Au centre de la pièce, là où Julian l'attendait d'ordinaire avec sa tasse de bergamote empoisonnée, gisait un tas de rouages géants, des dents de bronze de la taille d'une roue de charrette, tordues,

édentées.

Elle se pencha. Le mouvement fut d'une précision terrifiante. Elle n'eut pas besoin de chercher son équilibre ; son corps se calibra de lui-même, une machine parfaitement huilée. Ses yeux, dont les pupilles étaient désormais des diaphragmes d'appareil photo se resserrant avec un petit déclic métallique, se fixèrent sur un objet au sol.

C'était une petite pièce d'horlogerie. Un échappement à ancre, finement ciselé, qui semblait encore vibrer d'une énergie résiduelle.

Éléonore tendit sa main d'ivoire. Lorsqu'elle saisit le métal froid, elle ne ressentit pas la texture de l'objet, mais sa fréquence. Elle sentit les dents du rouage mordre la surface de ses doigts de porcelaine sans y laisser de trace. Elle était plus dure que le bronze. Plus durable que la douleur.

Elle se souvint de Julian. Elle chercha son visage dans sa mémoire, mais l'image était floue, comme un daguerréotype exposé trop longtemps à la lumière. Elle se rappelait la sensation de la lame, cette caresse qui était devenue sa seule certitude. Maintenant, même cette douleur lui manquait. La perfection de son nouvel état était une agonie bien plus raffinée. Elle ne pouvait plus saigner. Elle ne pouvait plus guérir. Elle était condamnée à la permanence d'une statue dans un jardin de décombres.

Elle porta le rouage à son visage. Dans le reflet de la pièce polie, elle aperçut une fraction de son propre œil. Ce n'était plus une iris humaine, mais une lentille de verre complexe, où des chiffres romains minuscules tournaient lentement au fond de sa pupille.

Le cycle était brisé. La répétition avait pris fin. Mais le prix de la liberté était cette métamorphose en l'objet même de sa prison. Elle était devenue Blackwood. Elle était l'horloge, le balancier, et la victime, fondus en une seule entité de métal et de pierre blanche.

Un petit bruit, un grincement presque imperceptible, s'éleva du centre de sa poitrine. Elle posa ses doigts d'acier sur son sternum d'albâtre. Sous la surface froide, quelque chose venait de s'enclencher. Un nouveau ressort, plus vaste, plus profond.

Clic.

Elle sentit une tension immense envahir ses membres. Ses doigts se crispèrent sur le rouage de bronze, le broyant sans effort en une poussière dorée qui s'écoula entre ses jointures mécaniques. Elle n'avait plus besoin de Julian pour la remonter. Elle était son propre moteur.

Elle se tourna vers l'horizon gris. La solitude n'était pas un sentiment, c'était une donnée structurelle. Elle allait rester là, debout parmi les ruines, pour l'éternité des automates, à attendre que la poussière finisse par recouvrir l'éclat de son ivoire.

Elle essaya une dernière fois de se souvenir de l'odeur de la bergamote. Mais son nez ne captait plus que l'ozone et l'huile de graissage. La mémoire de la chair s'effaçait, remplacée par la logique binaire de l'engrenage.

Elle était la perfection. Elle était le néant.

Éléonore Blackwood leva ses mains vers le ciel immobile. Le reflet de la lumière grise sur ses bras de porcelaine était la seule chose qui bougeait encore dans ce monde mort. Elle resta ainsi, bras tendus, comme une sainte de métal dans une cathédrale de détrit.

Le silence reprit ses droits, plus lourd qu'avant. Un petit pignon, quelque part dans son ventre, tourna d'un cran.

Clic.

Le temps n'existait plus, mais elle continuait de le compter. C'était sa fonction. Sa seule raison d'être dans cette immensité de décombres. Elle attendrait que l'univers lui-même se grippe, que les étoiles de fer s'éteignent une à une, prisonnière de sa propre immortalité de poupée de luxe.

Ses yeux de verre se fixèrent sur le vide. Ils ne cillèrent pas. Ils ne pleurèrent pas. Les larmes sont un gaspillage de fluide que les machines ne peuvent se permettre. Elle était enfin ce qu'il attendait d'elle : un chef-d'œuvre qui ne s'abîmerait jamais, une agonie figée dans l'albâtre, une note pure et éternelle tenue dans le silence d'un monde disparu.

FIN

Merci d'avoir lu "Hier te tuera encore"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)